ISBN of reproduction: 978-1-926810-42-3

# CHEZ NOUS

Adjutor RIVARD

# Chez Nous

QUÉBEC
Éditions de l'Action Sociale Catholique
1919

Les premières éditions de *Chez nous* (8,000 exemplaires) et de *Chez nos gens* (3,000 exemplaires) sont épuisées. Les deux recueils, revus et retouchés par l'auteur, sont ici réunis sous le même titre que le premier : CHEZ NOUS.

LES ÉDITEURS.

---

# À MES ENFANTS

**ANTOINE ET GEORGINE**

---

*J'ai écrit pour vous ces pages, simples et sans autres ornements que les mots de notre vieux parler, mais vraies et qui peut-être assureront dans votre mémoire la survivance de quelques souvenirs anciens.*

*Puissent-elles vous faire aimer plus encore les gens et les choses de* CHEZ NOUS !

ADJUTOR RIVARD.

# La Maison

# CHEZ NOUS

## LA MAISON

Il y en avait de plus grandes ; il n'y en avait pas de plus hospitalières. Dès le petit jour, sa porte matinale laissait entrer, avec le parfum des trèfles, les premiers rayons du soleil. Et jusqu'au soir, elle offrait aux passants le sourire de ses fenêtres en fleurs, l'accueil de son perron facile, l'invitation de sa porte ouverte. De si loin que vous l'aperceviez, elle vous plaisait déjà, et, quand vous

étiez tout proche, elle se faisait si attrayante que résister à son appel devenait impossible : vous entriez. Dès l'abord vous étiez chez vous. « Asseyez-vous, l'ami, et prenez du repos.» Travaillait-on — et l'on travaillait toujours — on s'interrompait pour vous bienvenir. Si vous étiez altéré,le *banc des seaux* était là, avec la *tasse à l'eau*, reluisante et toujours *amain.* La table était-elle mise, vous étiez convié, et sur la plus belle des assiettes à fleurs le meilleur morceau vous était servi. Si vous arriviez à la tombée de la nuit et aviez encore loin à cheminer, on ouvrait pour vous la *chambre des étrangers*, la plus grande et qui avait le meilleur lit... Qui donc n'arrêtait pas chez *nos gens,* ne fût-ce que pour apprendre des vieux quel temps il devait faire le lendemain ? Seuls, les hôtes mauvais passaient tout droit, et d'un pas plus pressé, devant la maison hospitalière.

*
* *

Il y en avait d'une parure plus opulente ; il n'y en avait pas de meilleures à voir. Ses quatre murs, solides, fortement liés, de tout repos, inspiraient d'abord confiance. Les pierres étaient vieilles ; mais, à chaque printemps, elles faisaient leur toilette à la chaux, et il n'y avait guère de maisons aussi blanches dans toute la paroisse. Et voyez-vous comme, sur cette blancheur mate et chaude, les volets verts se détachaient et réjouissaient l'œil ?... Une petite vigne canadienne, accrochant ses vrilles aux balèvres du long pan, grimpait du *solage* aux *acoyaux*, courait sous le larmier, et allait vers le soleil pousser ses plus belles feuilles au pignon. Le toit aussi était agréable à regarder, avec ses bardeaux goudronnés, la lisière blanche de son cadre, ses lucarnes en accent circonflexe, son

faîtage pointu, et sa cheminée de pierres plates. Au coin du *carré*, sous le *dalot*, une tonne recueillait l'eau de pluie, douce et précieuse ; à la *devanture* de sable fin, un banc, deux lilas, quelques gros cailloux blanchis... Tout cela était clair, propre, bien ordonné ; tout cela convenait. Je ferme les yeux, et je la revois encore, la maison de *nos gens*, blanche, dans la lumière, sur le chemin du roi.

*
* *

Il y en avait où la gaieté était plus bruyante ; il n'y en avait pas de plus profondément joyeuse. On savait, là, tous les cantiques ; on savait, là, toutes les chansons. Et on les chantait bellement, avec des *fions* les plus jolis du monde. La vie n'était pourtant pas moins rude à *nos gens* qu'aux autres ; ils devaient, eux aussi,

trimer dur pour gagner leur pain ; et l'épreuve était venue, année après année, faire leurs pas plus lourds, leurs fronts plus ridés. Mais l'âme de ces anciens était forte ; le malheur même n'en avait pu troubler le calme profond. Ils savaient que cette vie n'est rien, et, résignés aux tristesses d'ici-bas, pleins d'une confiance sereine, en paix avec la terre, en paix avec le ciel, ils laissaient simplement couler leurs jours vers la Grande Espérance. Matin, midi et soir, *nos gens* priaient ensemble ; et, parce qu'ils avaient prié, les tâches étaient plus douces, les fardeaux moins lourds, les peines plus vite consolées. Aussi, la joie était-elle revenue, après chaque deuil, habiter cette maison, comme l'oiseau retourne à son nid.

*
* *

Qu'il faisait bon vivre chez *nos gens* !

Soudain, et comme par miracle, on s'y trouvait délivré de tous les soucis, loin de tous les tracas, à l'abri de toutes les intrigues. Rien de mal ne se pouvait concevoir sous ce toit béni. On y passait des jours de paix heureuse et secrète. On y était meilleur...

*
* *

Qu'il eût fait bon mourir chez *nos gens* !

# La grand'chambre

# LA GRAND'CHAMBRE

—

A DROITE, en entrant, c'est la *grand'-chambre.*

Les fenêtres closes, la porte fermée y gardent un parfum de choses anciennes. Les croisées tendues de papier vert n'y laissent pénétrer qu'un jour discret, fondu dans une ombre douce. Sur le plancher peint, des *catalognes* courent d'un bout à l'autre en deux lés parallèles. Au centre de la pièce, une table de vieil acajou, meuble précieux resté dans la famille, porte des livres de messe aux reliures plein cuir, des prix reçus à la petite école, des photographies sur zinc dans leurs boîtes à charnières, un album, des souvenirs...

2

Tout autour de la chambre, sont rangés des chaises, un fauteuil, un sofa, rembourrés sous crin noir. Dans un coin, se dresse une haute horloge, au cadran jauni, et qui ne marche point, peut-être parce qu'on ne la monte jamais, depuis le jour où l'horloger ambulant a découvert que dans son mouvement il y avait une roue de trop. Aux murs, un crucifix, des portraits de famille, et cette inscription brodée sur canevas : « Dieu nous garde».

Telle est la *grand'chambre.*

*
* *

Elle s'ouvre rarement, et l'on y entre avec respect, comme en un sanctuaire.

On n'y entre que dans les grandes circonstances, pour recevoir une visite, pour fêter la naissance d'un fils, pour prier près d'un mort.

*
* *

Pour que s'ouvre la *grand'chambre*, il ne suffit pas qu'on ait *de la visite*. Avoir *de la visite*, c'est plutôt recevoir des parents, des amis : ce sont là gens de la famille, presque de la maison. Ils connaissent les êtres : les voilà qui détellent et mettent leur cheval *dedans ;* ils entrent, ils s'installent, ils sont quasiment chez soi. On n'ouvre pas pour eux la *grand'chambre*.

Recevoir *une visite* est autre chose. C'est une dame de la ville qu'on a connue ; c'est un prêtre, ami de la famille ; c'est un personnage... Il doit venir, tout est prêt pour lui faire accueil, et la porte qui ne s'ouvre pas pour les autres s'ouvrira pour lui.

Mais la grande visite, la plus belle de toutes et pour laquelle les gens de la maison s'endimanchent, c'est la visite de monsieur le Curé.

*
* *

Les enfants, aux aguets depuis le matin, ont vu poindre,au tournant de la route, l'équipage. C'est le marguillier en charge qui mène son curé : cheval fringant, carriole légère, harnois tout neuf avec des pompons à la bride et de l'argent sur la sellette. Ils vont de maison en maison, arrêtant chez chacun, comme il a été annoncé du haut de la chaire. Dans les *concessions,* les habitations ne sont pas proche à proche : de l'une à l'autre, ils vont d'une belle allure. Le neige crisse, les grelots sonnent. Au grand soleil d'hiver qui réjouit la campagne toute blanche, monsieur le Curé, bien au chaud sous les robes malgré le froid qui pince, va visiter ses paroissiens. Le voilà qui sort de chez le voisin. Allons ! marguillier, fais claquer ton fouet, tourne sans

ralentir dans la *montée* de chez nous, et bellement viens arrêter devant le perron de pierres. Tout est prêt : la *grand'chambre* est ouverte.

— Entrez, monsieur le Curé, et bénissez-nous.

Dès l'abord, tous s'agenouillent ; et, sur les fronts inclinés, le Curé dit les paroles qui protègent.

Puis, on entre dans la *grand'chambre*...

C'est là que le pasteur fait le compte de son troupeau, s'informe des besoins de chacun, reçoit les confidences, calme les inquiétudes, donne des conseils, compatit, encourage et console ; là aussi qu'il parle des anciens, qu'il rappelle des souvenirs, qu'il réconforte les espérances...

Avant de partir, le marguillier ne manque pas de rappeler que, selon la coutume, un *berlot* suit la voiture du Curé... L'avertisse-

ment n'était pas nécessaire : on sait que la quête de l'Enfant-Jésus se fait en même temps que la visite de la paroisse, et l'on a préparé ce qu'il faut.

— Monsieur le marguillier, prenez cette citrouille, et cette tresse d'oignons, et, si vous avec de l'*arce* à les mettre, ces deux lièvres.

Et la *grand'chambre* se referme.

*
* *

La *grand'chambre* s'ouvre pour les baptêmes aussi.

Un fils est né ! C'est le premier, ou le dixième, ou le dix-huitième... Plus il y en a, plus on est heureux. On mettra une rallonge à la table ; et, l'année suivante, c'est infaillible, la terre rapportera davantage.

Un fils est né ! Tout de suite, c'est un branle-bas : on va chercher la marraine, on va chercher le parrain, on enveloppe le nou-

veau-né ; et le *baptême* prend le chemin du village. Des têtes paraissent aux fenêtres :

— C'est Benjamin qui *fait baptiser* encore une fois ! Il aura bientôt toute une paroisse dans sa maison !

Un fils est né ! Et voilà que l'eau sainte a coulé sur son front. Sonnez, les cloches ! C'est un chrétien qui, de l'église, revient à la maison. Sonnez fort et sonnez dru ! Car le parrain fut généreux. Joyeuses, mêlez dans l'air vos notes accordées ! Annoncez partout la nouvelle : un Chrétien est né !

Et vous, les gens du *baptême*, le parrain, la marraine, les parents, les amis, et les parents des amis, et les amis des parents, et les voisins, et les passants, entrez voir la mère et l'enfant ! La table est mise, et la *grand' chambre* est ouverte.

Claire et joyeuse, la *grand'chambre* s'ouvre pour fêter les nouveau-nés.

*
* *

Sombre et sévère, elle s'ouvre, hélas ! pour pleurer les morts.

Que d'anciens reposèrent là de leur dernier repos ! Pleins de vie nouvelle, ils y étaient entrés, pour la première fois, au jour de leur baptême ; silencieux et rigides, ils y revinrent, pour la dernière, au soir de leur mort. Et c'est de la *grand'chambre* que, tous, ils partirent pour le cimetière. Ils *ne sont plus du temps*, mais leurs portraits pendent aux murs.

Quand leur fils, le laboureur d'aujourd'hui, aura lui aussi lié toutes ses gerbes et rentré tous ses foins, il fera, comme les ancêtres, ses arrangements avec la terre, avec le ciel ; et, comme eux, il achèvera de mourir. Alors, on le couchera, dans ses habits du dimanche, sous le Christ, entre deux cierges, dans la

*grand'chambre.* Des parents, des amis viendront le visiter et prieront pour son âme. Le soir, les voisins s'assembleront pour réciter auprès du mort la grande prière du soir. Durant trois jours et trois nuits, on le veillera...

Puis, ce sera la levée du corps, le départ dans le lugubre chariot.

Et la *grand'chambre* se refermera, pleine de souvenirs.

# Le ber

# LE BER

—

QUATRE planches, saines, de bonne épaisseur, et fortement assemblées, forment le cadre du *ber.* Un art rustique a façonné en *quenouille* l'extrémité des poteaux qui aux angles soutiennent l'édifice, a chantourné la pièce de tête suivant un profil d'une élégante sobriété. Les deux *chanteaux* ont été taillés dans un bois sans nœuds, et leur arc est tracé pour que le ber balance et roule, telle une barque sur la vague.

Ajustez une planche de fond — la *planche du ber* — dans les encoches du cadre ; garnissez le petit lit d'un paillot, le chevet d'un

oreiller ; ajoutez draps, couvertures, courtepointe, et, sur le demi-cerceau d'un archet, le voile qui garde du soleil trop vif les yeux trop jeunes... Et, roule qui roulera ! voilà ce qu'il faut pour qu'un petit gars dorme à poings fermés.

* *
*

Le ber est très vieux : les aïeux y furent bercés. Par manière de parler, je dirais que le ber de chez nous existe depuis toujours. On ne sait plus son âge, tant il compte d'années. Il était dans la maison avant les chaises au treillis de peau de cheval ; il y était avant le poêle trapu qui supplanta le foyer ouvert, avant la huche rouge qu'on a toujours vue dans le coin du nord-est, avant le grand coffre bleu où de temps immémorial on serre les *catalognes*. Que dis-je ? le ber

a vu construire, *pièce sur pièce*, la maison elle-même ; il attendait seulement qu'on l'eût couverte pour y entrer, car on était *sur le bord* d'avoir besoin de lui. En vérité, ce meuble est aussi ancien que la famille.

Suivant la tradition, le ber des ancêtres se transmet d'une génération à l'autre, comme un héritage sacré ; et c'est un privilège, réservé à l'aînée des filles mariées, d'aller le chercher à la maison paternelle, quand elle espère la première *visite des sauvages*.

Et c'est ainsi que, de mère en fille, le vieux ber *bleu-coffre*(1) est venu jusqu'à nous.

* *
*

Qui donc autrefois le construisit ?... Je pense au rude ancêtre qui assembla ces quatre planches et en fit le berceau de sa race. Il

(1) Ailleurs, on me dit que le ber est *rouge-huche*.

me semble le voir, tout là-bas, presque dans l'histoire...

Le colon s'est taillé un domaine dans la forêt. Au milieu d'une éclaircie, il a dressé sa maison ; là est son amour, sa joie, son cher espoir. L'épouse paraît au seuil de l'humble cassine ; du regard elle accompagne son homme, qui s'éloigne la hache à l'épaule, en chantant..

Le sentier serpente, au grand soleil, entre les souches noircies...

Mais le bois debout est encore tout proche, et voici l'homme devant un grand érable dont le tronc robuste monte d'un seul jet dans le fouillis des branches. D'un regard de ses yeux clairs, il toise l'arbre comme pour se mesurer avec ce géant ; puis, un signe de croix ! et, soudain, il se dresse, ses reins se cambrent, ses muscles se gonflent... Vlan !

le taillant de la bonne hache s'enfonce dans le bois vert, et vlin ! un éclat vole.

« Ohé ! Nicolas, ce n'est pas le temps de faire de l'*abattis.*— Quand viendra le temps des *abattis,* j'attaquerai la grande forêt ; pour *astheure,* cet érable suffit. Je l'ai choisi entre mille, parce qu'il est le plus fort ; entre mille je l'ai choisi, parce qu'il est le plus droit. Voyez comme l'écorce est rude, et comme le cœur est franc.»... Et vlan ! dans le bois vert s'enfonce le taillant de la bonne hache, et vlin ! dans l'air volent les éclats.

« Il y a des mois que je l'ai choisi. Un soir, à l'heure où, la journée faite, on regarde fumer la terre au soleil qui tombe, ma jeune femme m'a dit son espérance ; tête découverte, j'ai répondu : « Dieu soit béni ! » Puis, du seuil de notre chaumière, lui montrant, à l'orée du bois, cet arbre plus beau

que les autres : « Pour faire le ber, c'est « celui-là que j'abattrai ! »... Et vlan ! le taillant de la bonne hache s'enfonce plus avant dans le bois vert, et vlin ! les éclats volent plus drus.

« Et voici l'heure où l'arbre doit tomber : car le temps n'est pas loin où il y aura besoin d'un berceau dans ma maison. Quelques jours encore à espérer, et vous me verrez, fier comme un roi, descendre vers le village ; vous entendrez sonner pour le baptême. Il y aura de la joie plein la maison, et les voisins pourront venir, à travers la forêt, voir l'enfant du bûcheron : la table sera mise.» Et vlan ! plus avant dans le bois vert s'enfonce le taillant de la bonne hache, et vlin ! plus drus, dans l'air, volent les éclats.

De tout l'effort de ses muscles joyeux, le bûcheron frappe. Vlan ! vlin ! vlan ! Le cœur de l'arbre est atteint, et toujours la

hache tombe, monte, retombe dans l'entaille, qui s'élargit et se creuse. Vlin ! vlan ! vlin ! Le sol est jonché de blancs éclats. Encore un coup... Vlan ! la cime a frémi. Un dernier éclair sur l'acier... Vlin ! le vétéran de la forêt fléchit sur l'entaille, hésite un moment, tremble de toutes ses fibres, et, avec un long craquement, s'abat.

Voilà de bonne besogne ! Maintenant, Nicolas, ébranche ce grand corps. Puis, viennent les voisins t'aider ! Allons, les Jean-Baptiste, poussez ferme le *godendard ;* équarisseurs, manœuvrez bien la grande hache où le soleil lui et se réverbère ; *scieurs de long*, débitez-moi cette maîtresse bille. Voilà de belles planches, bien dressées. Et allons-y, Nicolas, de l'égoïne, de la tarière et du rabot ! Taille cet about en queue d'aronde ! Vrille *en droiture* les trous qu'il faut ! Tourne au couteau ces *quenouilles* !...

Puis, assemble ! voici les chevilles, qui entreront *à serre*. Et allons-y, du ciseau, de la plane et du maillet !

L'enfant espéré peut venir, l'eau sainte peut couler, et carillonnez, cloches du baptême : le ber est prêt !

De mère en fille, le ber est venu jusqu'à nous, le ber ancestral, fait du bois franc de l'érable.

* *
*

Au cours de sa longue carrière, le ber a essuyé bien des traverses.

Sa belle teinte bleu-ardoise est toute grisaillée. L'usure a quarderonné les angles et poli les *quenouilles* ; les pieds berceurs ont arrondi la pointe des *chanteaux*. Une histoire de rencontres violentes, de heurts, de contusions et d'écorchures est écrite en cicatrices sur ses flancs.

Une nuit, la foudre tomba sur la maison, l'incendie éclata ; on sauva l'enfant d'abord puis le ber... Les flammes léchaient déjà le dossier ; la boursouflure est là, on peut la voir encore.

Un printemps, les eaux débordées envahirent le *carré* de la maison ; on échappa comme on put, par la fenêtre du pignon, en canot ; et le pauvre ber flotta dans la débâcle des jours et des nuits.

Et que de blessures, dont je ne sais pas l'histoire !

Mais, façonné pour les chocs d'ici-bas, le vieux ber est toujours solide et bien berçant.

* *
*

Quand il n'est pas de service, il loge sur les entraits du grenier. A chaque naissance, on le descend. Mais si dru se succèdent les

têtes blondes, que d'une année à l'autre il ne trouve guère le temps de remonter là-haut, Ses bons offices sont constamment requis, et c'est grande joie d'ouïr dans la maison le bruit de son perpétuel balancement et les fredons berceurs qui l'accompagnent.

> C'est la poulette grise
> Qu'a pondu dans l'église...

C'est la mère qui, un autre enfant dans les bras ou le tricot aux doigts, berce du pied, tout en chantant ; sa voix répète plus bas la ritournelle à mesure que les bébés s'endorment, et lentement se tait quand le sommeil est venu.

> C'est la poulette caille
> Qu'a pondu dans la paille...

C'est le père dont la voix honnête cherche maladroitement à se faire plus douce. Sa femme va et vient, prépare la soupe du soir ;

et le laboureur, de sa grosse main qui tout le jour a tenu les mancherons, berce le petit lit. Mais l'enfant rose ne veut pas « faire dodo » et s'amuse à tirer la barbe complaisamment penchée à portée de ses menottes.

> C'est la poulette blanche
> Qu'a pondu dans la grange...

C'est aussi, grand privilège ! l'aînée, encore toute petite, qui a obtenu la permission de dodiner le bébé. Assise *dans le pied du ber*, de sa voix claire elle chante à tue-tête, comme pour réveiller une maisonnée, et balance *à pleines berces*, au risque de faire chavirer l'embarcation !

> C'est la poulette brune
> Qu'a pondu dans la lune,
> Elle a pond un beau petit coco
> Pour l'enfant qui va faire dodo.
> Dodiche, dodo !
> Dodiche, dodo !

C'est l'aïeule, dont la voix chevrote et s'éteint. On a recours à elle, les soirs où les petites colères s'obstinent au fond du vieux ber ; car nul n'a comme la bonne vieille le tour d'endormir les enfants : elle en a tant bercé dans sa vie !

Surtout quand grand'mère est là, la famille aime à s'approcher du ber. C'est à qui y cueillera un sourire. Les têtes se penchent, curieuses ; les grands admirent ; les plus jeunes s'étonnent : « *Memère*, il a des yeux ! — *Memère*, il a un nez ! » La petite *avant-dernière* est là, elle aussi ; cramponnée à l'un des *pommeaux*, le cœur gros, elle boude ; elle a dû céder son ber, et le petit frère nouveau est un intrus qui la supplante ! La promesse que, ce soir, elle couchera dans le grand lit, à la place de papa, la console...

Et quand tout le monde dort dans la maison, on pourrait encore entendre le ber, ratta-

ché par un fil au poignet de la maman, le ber qui roule dans la nuit.

***

Bénissez, ô mon Dieu, les maisons où le ber est honoré ! Bénissez les foyers où les naissances nombreuses réjouissent le vieux ber et lui font une perpétuelle jeunesse ! Bénissez les familles qui gardent les vertus anciennes, pour la gloire de l'Église et de la Patrie !

# Le poêle

# LE POÊLE

—

Le poêle de chez nous est à deux *ponts*, bas sur pattes, et massif. Sur ses flancs, aux parois épaisses, des reliefs déjà frustes dessinent des arabesques où se jouent des animaux étranges. Dans son vaste foyer, une bûche d'érable entre toute ronde, et, à l'époque des *corvées*, son *fourneau* cuit sans peine le repas de vingt batteurs de blé.

L'été, quand le soleil *grâle* les visages et mûrit les grains, le poêle se repose. Toujours à son poste pourtant, dans la cuisine, au beau *mitan* de la *place*, il se rend encore utile : il sert de garde-manger.

Mais sitôt que vient l'automne, et qu'il commence à *gelauder*, le pôele se réveille.

Et tout l'hiver, sa respiration s'échappe du toit, érigée en spirale dans l'air tranquille, ou fuyante et déchirée par la rafale. Tout l'hiver, il chante, ronfle, ou murmure ; dans les nuits calmes, quand les *marionnettes* dansent au ciel pur, la voix du poêle se fait régulière, monotone, rassurante ; mais si le *nord-est* court la campagne, tourmente les arbres nus, et hurle, le poêle gronde, furieux. Il défend le logis contre le froid qui pince ; sa chaleur se répand, bienfaisante, sous les poutres noires, et jusque dans la *grand' chambre,* où l'on ne va qu'aux jours de fête et aux jours de deuil. Il fond la neige maligne que la *poudrerie* souffle sous la porte mal fermée, réchauffe les petits pieds rougis, fait fumer la bonne soupe.

C'est l'âme de la maison. S'il éteignait ses feux, s'il ne mettait plus au toit son panache de fumée, si son ronflement sonore se

taisait soudain, soudain la maison serait morte. « Foyers éteints, familles éteintes.» Aussi bien que l'âtre, le poêle canadien garde les traditions ancestrales.

A ceux qui savent allumer leur pipe avec un tison, et qui aiment à fumer, en songeant devant la porte du poêle, ce dieu du logis est d'aussi bon conseil que le feu de cheminée.

Au coin de l'âtre, on se prend parfois à rêver, à construire des châteaux en Espagne, et tout s'effondre, hélas ! avec le tison qui croule, s'envole avec la bluette qui monte, s'évanouit avec l'étincelle qui meurt. A la porte du poêle, il faut penser, et c'est au bâtiment de projets plus solides qu'on travaille. Car le poêle est grave, le poêle est sage, le poêle n'invite pas aux vaines rêveries. Les chimères qu'évoque la chanson de l'âtre déplaisent à ce vétéran ; il étouffe ces

voix du feu, frivoles et légères, qui, dans les cheminées ouvertes, fredonnent, sifflent, crépitent, et font entre les chenets un concert de caprice et de fantaisie : il les fond toutes en un ronflement sévère. Il craint aussi, pour ceux qu'il aime, le prestige des étincelles, la fantasmagorie des flammes, le mensonge de leurs formes changeantes ; il cache aux regards des hommes son lit de braise ardente. L'œuvre du feu s'accomplit en secret dans l'enfer de ses flancs ; seul, l'œil rouge qui perce sa porte révèle les souffrances éclatantes et mystérieuses du bois qui pleure.

A la *brunante*, les voisins viennent *fumer* ; ils arrivent tout *enneigés*, et le poêle réjouit leurs mains gourdes. Quand ils sont tous groupés devant sa porte, et qu'ils *allument* à la ronde, il aime, le poêle des *habitants*, qu'on s'entretienne autour de lui de la terre *fermée* par les froids d'automne, des *bâtiments*,

qu'on répare, du *train* de la ferme, des travaux monotones de l'hiver, des bêtes qu'on soigne, des blés en grange, de la *sucrerie* qu'on entaillera, des hasards de la moisson future... « Il faisait presque jour, la nuit de Noël, dans la *tasserie* ; c'est signe que les blés seront *clairauds*, l'été *qui vient*... L'année dernière, les *ajets* l'avaient dit, et il y en eut *à pleines clôtures*... Au printemps, on engagera Pierre-à-Grégoire ; il laboure *une beauté* mieux que les autres et prend plus de *mie*... On fera de l'*abattis* au *sorouêt* de la *rochière*, de l'autre côté du grand *brûlé*... Joseph-à-François va à la ville demain prendre une *consulte* : il a envie de *déchanger* de cheval ; il *a pour son dire* que celui qu'il a eu du maquignon n'est pas assez *amain*... Les *petits gars* ont pris deux lièvres au collet, hier ; c'est *matin*, pour des lièvres... La *bordée* de ce soir a presque *abrié* les *balises* :

va falloir se lever, demain, avec la *barre du jour*, pour *ouvrir les chemins* avant que le *grand-voyer* passe, parce que, s'il *s'adonnait* à venir par ici dès le matin, on payerait sûrement l'amende... Il n'est *pas guère avenant*, le *grand-voyer* ; pour un *banc de neige*, il nous fait des *misères*. Pourtant, il y en a des *cahots*, dans sa *part de route*, à lui. Et puis, quand le bon Dieu fait neiger, je *pouvons* pas les empêcher, les *bancs de neige* !...»

Le poêle est sévère, mais il permet qu'on s'amuse. Il a vu plus d'une *danse*, accompagné de sa voix grave plus d'une chanson, entendu les meilleurs *violonneux* de la paroisse, et plusieurs, qui maintenant sont disparus, ont devant lui *battu les ailes de pigeon* comme ne savent pas le faire les *jeunesses* d'aujourd'hui. C'est dans la pièce qu'il habite que se donnent les veillées d'hiver, où

les beaux conteurs disent à tour de rôle leurs histoires, et luttent à qui aura le plus d'esprit, à qui amènera le mieux un bon mot au bout d'un conte. Et la langue qu'on parle autour du poêle n'a rien du parler mièvre ou corrompu des villes ; c'est la langue rude et franche, héritée des ancêtres, et dont les mots « ne sont guère que du sens ».

Le poêle se souvient aussi. Il veut qu'on parle souvent des aïeux, qui les uns après les autres ont, à l'accoutumée, *tiré leur touche* devant sa porte, et dont il a éclairé de la même lueur les visages honnêtes. Le maître d'aujourd'hui, fils des anciens, et dont le front déjà s'argente vers les tempes, leur ressemble. Comme eux, la nuit venue, et les voisins partis dans la neige, il s'agenouille, avec *la femme* et les enfants, dans la bonne chaleur qui rayonne, sous le vieux Christ pendu à la muraille ; et le poêle, qui se

souvient, mêle sa voix familière à la prière du soir.

Puis la marmaille gagne les lits à *baldaquins*. La lampe s'éteint .. Quelque temps encore, un chuchotement se fait entendre : à la porte du poêle, dans l'obscurité, le père, sa dernière pipe aux dents, la mère, son chapelet encore aux doigts, se parlent à voix basse, lentement, des choses que l'on aime à se dire seul à seul et qu'il est aussi bon que les enfants ne sachent point : souvenirs intimes, espoirs communs, craintes partagées... Dehors le vent a cessé, tout est calme. Seul témoin des confidences de ses maîtres, le poêle murmure plus doucement. L'heure glisse, discrète, sur les deux têtes rapprochées, et l'entretien se prolonge, doux et grave, dans la nuit...

Enfin, les voix se taisent. Tout repose. Seul, le poêle murmure encore ; la lueur de

son œil demi-clos éclaire vaguement les choses et se joue sur la muraille ; au-dessus du toit, la fumée monte, blanche et droite, au clair des étoiles. Le poêle veille sur la maison qui dort.

# La chandelle

# LA CHANDELLE

—

PLONGE ici ! Plonge là !... Plonge ici ! Plonge là !... »

Nous fabriquions de la chandelle.

C'était avant l'invention des moules, qui devait transformer cette industrie. Un grand chaudron plein de suif était disposé à notre portée, et tout à côté une cuve remplie d'eau froide. Des mèches avaient d'a-d'abord été coupées et tordues ; un gros clou, attaché au bout de chaque ficelle, la tenait suffisamment tendue et pouvait l'entraîner au fond du liquide. Pour aller plus vite, on nouait, par leurs extrémités, quatre ou cinq des mèches ainsi parées à une ba-

guette tenue horizontalement. Et, plonge ici ! les mèches s'enfonçaient dans le liquide bouillant ; aussitôt retirées, elles gardaient une couche légère de suif fondu ; plonge là ! tout de suite baigné dans l'eau froide, le suif se figeait...

« Plonge ici ! Plonge là !... Plonge ici ! Plonge là !... »

Nous répétions cette double opération jusqu'à ce que la chandelle fût de la grosseur voulue.

C'est ainsi qu'autrefois se fabriquait la chandelle à la baguette, que nous appelions la *chandelle à l'eau.*

***

Pauvre chandelle à l'eau ! Elle n'était pas très régulière. Raboteuse et bossue, il fallait la polir et parfois la redresser.

Pauvre chandelle de suif ! Sa lumière était rougeâtre et fumeuse. Sans éclat, elle jetait sur les choses une lueur pleine d'ombre. Les ténèbres, qu'elle ne dissipait que dans un cercle restreint, la craignaient à peine, l'enveloppaient de tous les côtés, et, pour peu que sa flamme hésitante vacillât, se jetaient méchamment sur elle pour l'éteindre. Sans les mouchettes, qui de temps en temps redonnaient une vie nouvelle à sa clarté mourante, la nuit eût vite fait de tuer la pauvre chandelle de suif.

C'était une chandelle tout de même, et le seul luminaire que nous connaissions.

***

Que ne devons-nous pas à la *chandelle à l'eau ?*

De sa lueur incertaine, elle a éclairé le patient labeur de nos mères. Pendant qu'elle

entre-luisait, dans les longues soirées d'hiver, leurs pauvres yeux suivaient la course de l'aiguille dans les étoffes grises...

***

L'eau sainte n'a pas dédaigné de tomber sur elle ; et de combien de malheurs elle a préservé la maison !... Quand le ciel est mauvais, roule ses nuages et lance ses éclairs· voyez-vous s'allumer dans chaque demeure une petite flamme ? C'est la chandelle bénite à la dernière Chandeleur, et qui protège contre la foudre...

***

Voici qu'un mal soudain a jeté le vieux paysan sur son lit : il va mourir... Soudain, le son des cloches se répand sur la campagne, et par les routes le bon Dieu vient vers celui qui ne peut plus aller à l'église. Quand Il

entre, quand Il se pose sur l'autel sans tabernacle, quand Il se donne en Viatique, l'humble chandelle est là, qui dresse sa flamme et qui prie...

***

Après la mort, elle ne quittera pas le paysan étendu sur les planches ; fidèle, elle le veillera, dans la chambre tendue de noir ; durant trois jours et trois nuits, sans jamais s'éteindre, elle se consumera et laissera couler des larmes brûlantes...

***

Quand vient l'automne et que les journées se font plus courtes, la chandelle préside au repas du soir. Elle éclaire les rudes visages penchés sur la table, elle met un reflet sur les assiettes, elle brille sur les cuillers d'étain ; et, quand le père trace, de son couteau, un signe

de croix sur le pain qu'il va entamer, un éclair s'allume sur l'acier...

* * *

Le soir, dès que la noirceur est venue, la chandelle, qui reposait avec les mouchettes sur la tablette de la cheminée, descend et s'allume. C'est à sa lumière qu'on veille. Les coins de la cuisine restent sombres, on distingue à peine les poutres du plafond, et, s'il entre un étranger, il faut, pour le connaître, porter la chandelle jusqu'à lui ; mais, autour de la table, près de la petite flamme, on y voit assez clair pour tricoter, pour coudre, pour lire une vieille histoire dans un vieux livre...

* * *

S'il faut, dans la nuit noire, aller dehors pour donner à boire aux chevaux, c'est la

chandelle encore qui éclaire la route, qui découvre le puits et sa *brimbale*, qui montre la porte basse de l'écurie. Dans son fanal de fer-blanc troué, elle brille et se rit du vent...

***

Depuis lors, il y a eu les bougies, les lampes, les becs de gaz, les lumières électriques...

Mais je pense toujours avec douceur au temps heureux où — plonge ici ! plonge là ! — je fabriquais de la *chandelle à l'eau.*

# Le jardin

# LE JARDIN

—

LE jardin était à côté de la maison.

Il était enclos, à cause des bêtes qu'on laissait, le soir, ruminer autour des *bâtiments* tout proches. Dans la clôture, le puits, où dormait l'eau fraîche, arrondissait sa margelle de pierre et dressait, comme une vergue, sa *brimbale.* Près de la barrière, deux piquets, plus hauts que les autres, étaient coiffés des chaudières au lait renversées, et qui s'égouttaient ; autour, il était rare qu'on ne vît pas quelques *écroits* du troupeau, gauches sur leurs jambes cagneuses, égayant en cabrioles leurs jeunes et folâtres esprits.

Ce jardin était merveilleux. De dimensions restreintes, on n'aurait jamais cru qu'il

y pût pousser tant de choses. C'était, dans des *carrés* bien établis, des pois, des fêves et des *mange-tout*, des navets, des choux et des carottes, des concombres, des melons et des citrouilles, du persil, des raves et de la sarriette, des oignons, des patates, du *blé d'Inde*, et, en bordure des allées, des fleurs ; au fond, une rangée de *gadelliers*, deux pruniers, quelques cerisiers-à-grappes, et un pommier, mais qui n'avait pas de pommes, à cause qu'il était trop jeune.

Sur chaque légume et sur chaque fruit on écrirait plus d'une page ; mais c'est des fleurs que je veux parler.

Il n'y en avait pas une grande variété : des œillets, hauts sur tiges, et qui se balançaient ; des roses, et il me semble que le temps des roses ne passait pas alors aussi vite qu'aujourd'hui ; des *gueules-de-lions*... on serrait entre ses doigts la base du calice, et la fleur

s'ouvrait comme pour mordre ; des *quatre-saisons*, dont la floraison persistante se nuançait, tour à tour pourpre, bleue, blanche et rouge ; des *vieux-garçons* aux corolles allongées ; des *queues-de-rats* aux épis odorants ; des pivoines aux têtes lourdes ; des pavots, beaucoup de pavots ; du réséda, qui sentait bon ; et des pensées de toutes les couleurs. C'était tout ; mais il y en avait assez pour donner un air de fête aux *carrés* de légumes.

Telle, en effet, paraissait être la mission des fleurs : elles étaient là pour donner un air de fête aux *carrés* de légumes. On ne les voyait pas, en bouquets, entrer dans la maison, orner la table ou la cheminée. Elles s'ouvraient, s'épanouissaient, se fanaient dans le jardin ; les pétales jonchaient l'allée.

Le soir, en attendant, pour arroser les fleurs, que le soleil fût assez bas, le grand-père parlait à ses petits-enfants :

— Laissez les roses au rosier, disait-il. Le bon Dieu a fait la terre pour que la terre le loue, et il l'a parée pour que la louange soit belle. Une fleur, c'est de la terre qui prie, et dans l'air les parfums montent comme un encens. Laissez, enfants, laissez à la terre sa parure et sa prière. Une fleur n'est jamais si belle que sur sa tige. Voyez, quand on l'a cueillie, comme elle se fane et va mourir. Un bouquet fané, c'est vilain ! Mais, sur sa tige, la fleur garde sa beauté jusque dans la mort ; jusque dans la mort elle garde son arome. Ses pétales tombent un à un ; elle s'en dépouille sitôt qu'ils se flétrissent ; puis les feuilles vertes cachent le calice dégarni, et voici, tout à côté, un autre bouton s'ouvrir!... Laissez, mes petits-enfants, laissez les roses au rosier.

— Il faudrait avertir grand'mère, disions-nous. Chaque samedi, grand'mère en cueille

une grosse gerbe. Elle ne sait peut-être pas que c'est mal.

— Chaque samedi, votre grand'mère cueille au jardin une gerbe de fleurs ; elle en fait des bouquets ; puis, elle va les porter à l'église. Et cela est bien, mes petits-enfants. Les fleurs sont à la terre ; mais la terre et les fleurs sont à Dieu. Il est juste que les fleurs, pour aller prier tout près du Tabernacle, fassent le sacrifice de leur vie. Elles vont rendre leur dernier parfum aux pieds du Maître. Et n'est-il pas agréable de penser que, tout le jour du dimanche, des fleurs poussées de la terre que j'ai remuée meurent lentement sur l'autel et continuent, à l'église, la prière commencée dans mon jardin ?

— Alors, grand-père, pourquoi ne pas mettre rien que des fleurs dans le jardin ? Ce serait bien plus beau.

— Ce serait malfaire. Car le bon Dieu a créé la terre pour l'homme aussi ; Il veut qu'elle me fasse vivre, et votre grand'mère, et vos parents, et vous, mes petits-enfants, et tous les hommes. Aussi, voyez ce qui arrive : je n'ai qu'à la remuer, votre grand' mère n'a qu'à y déposer des graines toutes petites, et voilà la bonne terre qui boit la pluie, ramasse des sucs inconnus, les fait sourdre vers le soleil, et, fidèle, rend ce que je lui ai demandé. Si je ne lui demandais que des fleurs, la terre m'accuserait de la faire manquer à son devoir. J'aime qu'un jardin paysan montre à la fois la terre qui nous fait vivre et la terre qui nous réjouit, la terre qui travaille et la terre qui prie, la terre maternelle et douce qui, des mêmes sucs, forme les robes régulières des oignons blancs, gonfle en pomme le cœur des choux, dresse vers le ciel les tiges de *blé d'Inde*, et, sous le même

soleil, fait s'épanouir les roses. Voilà pourquoi il y a des légumes et des fleurs dans mon jardin. Toute la vertu de la terre est là.

Et, parce qu'il y avait une sécheresse et que la terre avait soif, le grand-père allait arroser ses fleurs, ses fleurs et ses légumes, dans le jardin clos.

# Les vieux instruments

# LES VIEUX INSTRUMENTS

—

ACCROCHÉS aux fiches de bois, ou dressés contre le mur, les vieux instruments sont dans un coin du hangar, dans un coin où l'on n'a jamais affaire. Ils sont là, sous la poussière et dans la nuit, le grand van à deux poignées, la fourche aux fourchons de bois, le fléau, la faucille, la *braye*, et aussi la petite faux, et déjà le *javelier*...

C'est l'oncle Jean qui a rassemblé ces vieux objets, compagnons des anciens labeurs. Le van gisait au fond de la *tasserie* : avant la rentrée des foins, l'oncle a mis à l'abri cette relique. La faucille, toute rouillée, était par terre, dans le jardin: il l'a ramassée. Il a trouvé le fléau dans le fenil, la fourche dans

l'étable, la faux et le *javelier* sur les entraits de la grange, la *braye* dans le grenier du fournil... L'un après l'autre, de-ci de-là, l'oncle Jean les a recueillis ; il les a portés dans le hangar, loin des regards curieux, loin des insultes. Il y a là aussi, comme en un musée d'humbles antiquailles, un soc de charrue le fer ébréché d'une brêche,une enclume à deux cornes, des *goutterelles,* des morceaux d'attelage...

Ce sont les vieux amis du vieux laboureur. De temps en temps, il va les voir. Il les manie, il leur parle à voix basse. A voix basse, les vieux instruments lui répondent peut-être.

***

« En avons-nous fait ensemble, des corvées ! dit la faucille. C'était toujours la *planche du bord* qu'on nous donnait. Et la

*planche du bord* était vite abattue. Ah ! tu n'y allais pas de main morte !... Courbé vers la terre, tu te balançais lentement et d'un mouvement égal nous avancions dans la morsure circulaire que je faisais. A chaque coup, ta main gauche saisissait une poignée d'épis, et zing ! d'un vol siffleur je sciais les pailles ; un balancement de gauche à droite, et zing ! une autre javelle s'effondrait ; un éclair au ras du sol, et zing ! les têtes blondes se couchaient. Et zing ! et zing ! et zing ! sans relâche, à travers les blés jaunes tu faisais luire le croissant de ma lame ; sans fin, sur le sillon, tu déposais les tigés coupées ; et l'ondain, sous le grand soleil, se prolongeait comme un tapis d'or. Quand, au bout du champ, tu te redressais, la sueur au front, la *planche du bord* était nette comme une allée, mais les autres faucilles étaient encore loin... Vieux coupeur, t'en souviens-tu ? »

***

« Je suis vieux, dit le fléau, presque aussi vieux que toi. Pourtant, nous sommes encore solides : *maintient* en érable, *batte* en merisier, mon bois est sain ; il n'y a que les jointures qui font défaut : la rouille a rongé mon *organeau* de fer, le cuir de mes *chapes* s'est racorni. Notre temps est passé. Une machine a pris la place des batteurs en grange ; elle ronfle, elle grince, elle trépigne ; elle avale les gerbes toutes rondes, mâche rageusement les pailles, les remâche et les crache... Notre besogne était meilleure, et plus saine, et plus joyeuse. On étendait les gerbes déliées sur la *batterie*. Puis, les bras robustes levaient les fléaux ; les *battes* tournoyaient au-dessus des têtes, et, pan ! pan ! pan ! tombaient et retombaient en cadence sur les épis. Pan ! pan ! pan ! Les pailles perdaient leur fardeau. Pan ! pan ! pan !

Les grains bondissaient sur l'aire. Pan ! pan ! pan ! La sueur perlait aux fronts, mais, dans une rotation qui n'avait pas de cesse, les *battes* se relevaient, tournoyaient, retombaient sur les épis blonds. D'une *battée*, on emplissait un sac ; une *airée* n'attendait pas l'autre ; et, tout le jour, des chansons montaient dans l'air... Vieux batteur au *flau*, t'en souviens-tu ?»

***

« En quoi, demande la fourche de bois, en quoi les instruments d'aujourd'hui valent-ils mieux que nous ?... Pour moi, j'étais une branche dans la forêt prochaine. C'est là que tu fus toi-même me quérir, un soir d'été ; toi-même, tu affutas mes fourchons ; pendant des années et des années, ta main a poli mon bois. Toute d'une pièce et solide, t'ai-je jamais manqué ? me suis-je jamais

rompue sous l'effort de ton bras ? est-il gerbe de blé ou botte de foin que je n'aie pu enlever sans fléchir ? sur quelle *tasserie,* si haute fût-elle, ai-je failli à déposer mon fardeau ?... Et quelles charges, grosses come des maisons, nous mettions dans la grand' charrette ! On ne pesait pas alors le foin comme aujourd'hui ; le monde était honnête et l'on se fiait à la parole d'un *habitant.* Tu disais : « Mes enfants, il faut mettre, bonne mesure », et quiconque achetait de nous un voyage de foin en avait toujours plus que son compte. Aussi, c'est droite et fière, plantée sur la charge, que je revenais du champ. Et pour retourner le foin au soleil y a-t-il aujourd'hui fourchons d'acier meilleur que les miens ? J'étais légère, et ta femme me maniait tout aussi bien qu'un homme... Elle aussi a pris de l'âge, la Mélanie ; mais, alors, c'était *un beau brin de femme,* et, pour

l'ouvrage, pas facile à *accoter*... Vieux faneur, t'en souviens-tu ? »

***

Un vieux collier, à son tour, rappelle des souvenirs :

« Je reste presque seul débris d'un attelage qui a fait un long service Je sais tous les chevaux que tu mis à l'écurie... Le meilleur, ce fut le Blond. La fine bête ! Ni trop large, ni trop serré, bien d'aplomb de face comme de profil, avec une belle action, et *amain*, pas *orgueilleux*, restant aux portes, *bon de la route*, il avait toutes les qualités. Pauvre Blond ! son crâne blanchi est-il encore dans le haut de la terre, sur la *levée* du fossé de ligne ?... Il y eut aussi celui qu'on appelait Caribou. Avec cet animal dans les *menoires*, ah ! c'était *une autre paire de manches* ! Tous les vices, mais des jarrets

d'acier ! N'attelait pas Caribou qui voulait. A dire vrai, toi seul en venais à bout. Mais, quand tu l'avais en mains, il fallait nous voir traverser le village : une poussière !... Caribou fut changé pour la Grise... avec du *retour*, car la Grise n'était alors qu'une pouliche. La brave jument ! Pas d'escapade à craindre ; un enfant la menait : sans même qu'on la commandât, la Grise suivait son chemin comme une personne, passait les barrières sans accrocher, faisait toute seule les rencontres, entrait bien droit dans la *batterie*. Et forte ! et endurante ! Sur la grosse voiture, elle n'avait pas sa pareille. Et quand venait le temps des labours, quels bons sillons, profonds et réguliers, la Grise traçait !... Vieux laboureur, t'en souviens-tu ? »

***

Le van parle aussi, le van à deux poignées,

que l'oncle Jean, s'aidant du genou, maniait si allègrement jadis... A la porte de la grange, voyez, sur le demi-disque, bondir le grain, dans la brise s'en aller les poussières, au bord venir les *grenailles*. Il n'y a pas à dire, c'était une rude besogne ; mais, grâce à Dieu ! on était bâti *pour* !... Tandis qu'aujourd'hui... hélas !

La *braye* raconte ses travaux d'autrefois. Elle dit d'abord comment le lin était arraché, couché en javelles sur le sillon, engerbé, battu au fléau, et comment on laissait ensuite les tiges *rouir* au soleil et à la rosée des nuits. Puis, elle décrit la *brayerie*, à la lisière du bois, le brasier au feu doux allumé dans la fosse, l'*échafaud* où séchait le lin étendu, et, disposées en demi-cercle, les *brayes* des *brayeurs* en *corvée*. Et, clic ! clac ! les *brayons* s'abattaient, le *bois du lin* se détachait des *filets*, le *brayeur émouchait* sa

*poignée*, la battait de l'*écorchoir*, la passait au *peignoir*, la tressait... Et vous aviez d'un côté les *cordons* de *filasse*, de l'autre côté l'*étoupe*, et sur la terre la couche épaisse des *aigrettes*... La *braye* aux mâchoires usées raconte toutes ces choses.

La faux nue et le *javelier* se consolent : on a parfois besoin d'eux encore. Il est vrai, faucheuses et moissonneuses les ont remplacés au milieu des grands champs ; mais qui donc ferait les *ouvertures*, si le *javelier* n'était pas là ? et, dans la terre neuve, à travers les souches, qui donc abattrait les premiers foins, si la petite faux ne le faisait ?... Cependant, les *jeunesses* ne savent pas les manœuvrer ; pour faire de bon ouvrage, c'est la main, encore ferme, de l'oncle Jean qu'il faudrait.

***

L'enclume, la bêche, les *goutterelles* disent à l'oncle Jean des choses pareilles.

***

Puis, l'oncle laisse, dans leur coin, dormir les vieux instruments. Il revient vers la maison, et, sur sa bonne figure, on dirait qu'il passe comme un sourire d'autrefois.

# Le Ruisseau

# LE RUISSEAU

—

ENTRE la terre de chez nous et la terre du voisin, il y avait un cours d'eau.

Au sortir du bois, où elle prenait sa source cette eau limitrophe faisait d'abord quelques méandres sous les broussailles ; puis, venant à rencontrer la ligne de division des deux *biens*, elle coulait droit au sud ; après avoir recueilli, deçà, delà, l'apport des rigoles, elle arrivait près des maisons, obliquait un peu à l'est, laissait de notre côté les ruines d'un vieux moulin, et, faisant un crochet, coupait en biais le chemin du roi, sous un pont.

Pour de vrai, c'était une rivière. Au souvenir de ceux qui, enfants, jouèrent sur ses bords, cela ne fait pas de doute...

Quand de la maison on nous appelait, à l'*heure des vaches*, il fallait, pour remonter les berges escarpées, agripper les branches et les racines. Sur la rive, se trouvait un rocher, un rocher énorme ; seuls, les grands parvenaient à y grimper ; du sommet, on avait, rapportaient-ils, une vue magnifique : en amont, à partir du moulin, une eau claire et rapide courait sur les cailloux ; en aval, avant de passer par la goulette du pont, elle s'élargissait, et cela faisait un lac.

***

Dans notre rivière, il y avait des poissons : des petits, très éveillés, et qui voyageaient par bandes ; des gros, de sens plus rassis, et qui restaient à l'ombre, sous le pont. Dans l'eau transparente comme une vitre, ils tenaient tête au courant, et leurs fines nageoires remuaient...

Dans notre rivière, des vaisseaux naviguaient, montaient à la cordelle, descendaient à vau-l'eau, manœuvraient d'un atterrage à l'autre. Il y avait des chaloupes, des goélettes et des trois-mâts. Rien n'est plus facile que de distinguer ces diverses sortes de bâtiments. Les chaloupes, c'est des morceaux de bois tout petits, de n'importe quelle forme, et qui n'ont ni quille ni mâture ; cette heureuse disposition permet aux chaloupes d'aller aussi bien sens dessus dessous qu'autrement, avantage fort apprécié des navigateurs. Les goélettes aussi sont à fonds plats ; mais, taillées au couteau de poche dans un bardeau de cèdre, elles accusent des formes plus savantes : pointues de l'avant, arrondies de l'arrière, elles sont évidemment faites pour la course ; aussi portent-elles deux mâts, sur lesquels on fixe de petites voiles de papier. Quant aux trois-mâts, ils sont cons-

truits suivant un gabarit plus compliqué ; les meilleurs sont ceux qu'on fait avec de vieux sabots convenablement gréés ; on en taille aussi de très beaux, et qui tiennent fort bien la mer, dans les pièces de fond d'une barrique. Mais d'où qu'ils sortent et quelles que soient leurs formes, on les reconnaît d'abord à leur triple mâture et à leurs puissantes dimensions. Il va sans dire que les trois-mâts, gros bâtiments de charge sujets à échouer, ne voyagent sûrement que sur les eaux profondes, par exemple sur le lac, près du pont ; ailleurs, ils ne valent rien : à tout instant, ils engravent ou donnent sur les cailloux.

Ah ! si vous aviez vu nos goélettes descendre la rivière et sauter le rapide ! Cela n'allait pas toujours, vous le pensez bien, sans avaries : une goélette mal arrimée chavirait avec sa cargaison, ou une chaloupe mal à propos se mettait en travers du chenal ;

mais aussitôt le patron du malheureux vaisseau, dans l'eau jusqu'aux chevilles, le redressait, et le voyage continuait au hasard des courants. Dans l'eau calme nos vaisseaux se comportaient mieux encore : on amurait convenablement les voiles, chacun soufflait dessus, et, cingle ! les fins voiliers traversaient la mer d'une seule arrisée.

***

Un jour, un petit garçon de la ville arriva avec un bateau à vapeur en fer-blanc peinturé ; on tournait une clef, une hélice se mettait à battre, et le bateau marchait tout seul ! Auprès de cette merveille, nos vaisseaux avaient piteuse mine ; leur supériorité ne tarda cependant pas à paraître. En effet, le bateau mécanique était toujours échoué ; même au plus creux de l'eau, il touchait fond et se couchait sur le flanc, cependant que nos

trois-mâts évoluaient sans encombre. Aussi le citadin n'essaya pas longtemps de faire flotter son jouet : bientôt il l'abandonnait sur le rivage, ferraille inutile, et, comme nous, pieds nus et culotte retroussée, dirigeait une flottille de gentils canots de bois qui dansaient sur les rides du lac. En cinq minutes nous avions fait de lui un marin.

Mais, pour la pêche, le petit monsieur eut toujours un désavantage, à cause de son chapeau. Tout le monde sait, que pour *seiner* le poisson, il n'y a qu'un bon moyen : on plonge son chapeau de paille dans l'eau, jusqu'au fond ; un poisson passe... vite on retire le chapeau par les bords, l'eau s'écoule, le poisson est pris. Notre nouvel ami voulut faire de même. Hélas ! son chapeau, son joli chapeau blanc au ruban bleu, sortit de là, veule, flasque, d'une couleur sans nom, et n'ayant plus forme humaine ! Les nôtres, au

contraire, rustiques et façonnés à la misère, s'accommodaient de cette manœuvre le mieux du monde ; un coup de soleil, et il n'y paraissait plus.

***

Qu'elle était belle, ma rivière !

Le sable était d'or, l'eau de cristal, les poissons d'argent. Chaque jour, chaque heure ajoutait quelque note nouvelle et favorable. S'il faisait beau temps, le soleil mettait des diamants sur la rive, des éclairs sur l'onde ; et s'il pleuvait, il fallait voir, à la surface du lac, la danse joyeuse des grains de pluie ! Le matin, le moulin se dressait dans la lumière comme une tour de château ; sur le haut du jour, ses vieilles pierres éclataient de blancheur ; et le soir, ses ruines prenaient dans l'ombre des formes changeantes et mystérieuses.

Ma rivière était pure. Rien ne souillait son onde jeune et fraîche. Des champs traversés, elle n'apportait rien que d'honnête : un brin de foin, une feuille, une fleur descendait parfois le courant, mais sur son lit de cailloux comme sur le sable de sa grève, nulle ordure : on y buvait sans crainte, au creux de la main, une eau saine et bienfaisante.

Ma rivière était douce, loyale, et de bon conseil. Quand une peine passagère mettait de grosses larmes dans nos yeux, c'est auprès d'elle que nous cherchions un refuge : secrètement, elle nous consolait ; à son murmure familier, les petits cœurs pleins de sanglots se calmaient, tandis que d'une caresse toujours neuve le flot baignait nos pieds nus. Sans cesse elle variait ses jeux, bruissait contre les mousses, riait à travers les cailloux, descendait en cascatelle, et, avant de passer sous le pont, avant de s'en aller pour toujours dans

l'inconnu, elle mettait à nos pieds, comme en un miroir, tout le grand ciel bleu réfléchi...

***

J'ai voulu la revoir.

Je me suis arrêté sur le chemin. Longuement j'ai regardé...

Et soudain, quelque chose en moi s'est brisé ! Le passé, tout à l'heure si vivant, ne m'apparaît plus que comme un rêve ; devant la réalité brutale, les images d'autrefois s'éloignent, s'évaporent et s'effacent.

Où donc est ma rivière ? Il me semble voir ce paysage pour la première fois. C'est bien le même, pourtant : voici le chemin du roi et le pont de bois ; voilà à l'ouest, la maison, et là-bas, le vieux moulin. Mais je ne reconnais pas ma rivière. O déception ! ma rivière si belle d'il y a trente ans, ma rivière large et creuse, c'était un maigre ruisseau,

peut-être un fossé de ligne ; l'inaccessible rocher, but de tant d'efforts, témoin de tant de chutes, c'était un simple caillou roulé ; le pont n'avait que trois pieds d'arche ; et le lac, le lac profond, pareil à une mer, c'était sur le sable une mince couche d'eau claire, pas même un étang, presque une mare !

Tout cela, qui me parut un jour si grand, tout cela est petit et étroit.

Combien l'aspect qu'à mon regard prenaient autrefois les choses était plus beau, et meilleur, et plus vrai !

Et mes souvenirs, comme des oiseaux en peine dont un coup de vent a renversé le nid, volent lamentablement au-dessus de l'humble ruisseau, sans savoir où se poser...

Ah ! que n'ai-je encore mes yeux d'enfant !

---

# En grand'charrette

# EN GRAND'CHARRETTE

—

NE me parlez pas de votre chariot moderne, avec avant-train, arrière-train, flèche, timon, double *bacul*, crochets, chaînes et autres ferrures, et que surmonte, tel un squelette de guimbarde, une grotesque construction à claire-voie en forme de panier. La vraie charrette à foin, c'est la *grand'charrette*, à deux roues, avec *échelles*, *aridelles*, *fausses barres* et *queues d'aronde*. Fait de bonne *épinette rouge*, et d'une seule pièce, chaque limon court de la *cheville* au *virveau ;* l'essieu, érable ou cormier, est placé de telle sorte que la charge ait juste le *ballant* voulu et ne porte pas trop *à dos ;* *échelles* et *aridelles*, un peu

libres dans leurs mortaises, s'écartent pour que le voyage de foin monte en s'élargissant.

Voilà une voiture ! solide, facile à tourner, et qui entre dans la *batterie* comme chez elle.

Et il y a, dans les villes, des gens qui n'ont jamais été en *grand'charrette !* Les malheureux, ils ne savent rien de la vie.

***

Nous partions, dès le matin, avec Gédéon, le fermier. A l'*échelette* d'arrière, Catherine, la femme à Gédéon, tenait sur ses genoux le panier où nous avions vu mettre un pain frais, une motte de beurre, un morceau de lard, et, à cause de nous, les enfants, du lait dans une bouteille. Le fils du fermier, gaillard bien découplé, qui vous soulevait au bout de la fourche les plus grosses *veilloches* sans rien laisser sur le champ, allait à pied,

ouvrant et fermant les barrières. Notre place, à nous autres, était entre les *fausses barres* d'avant, avec Gédéon.

Car il y a plusieurs manières de voyager en *grand'charrette*, et chacune a ses charmes.

A l'arrière, on a l'avantage d'être tout près de terre, et les herbes hautes, en passant, vous chatouillent les jambes. *Si le cœur vous en dit*, vous pouvez sans peine *débarquer* soudain, cueillir une framboise le long de la clôture, puis rejoindre en courant la voiture qui s'en va, et d'un bond remonter à votre place. C'est fort agréable. Mais, si la Grise se met à trotter — ce que d'ailleurs elle ne fait jamais de son plein gré, car la vieille jument, qui est la plus sage des bêtes, sait bien qu'une charrette à foin n'est pas une voiture de course — si la Grise se met à trotter, ceux qui sont à l'*échelette* d'arrière en ont connaissance, je peux vous l'acertai-

ner. C'est alors que le panier danse, et la fermière avec !

Au centre de la charrette, entre les ridelles, pourvu qu'on prenne garde aux fourches qui sont là, on est en sûreté. Mais gare aux cahots ! on se trouve sur l'essieu, et l'on se fait secouer dans le grand genre. Pour une longue route, il n'y a pas à dire, c'est dur ; mais avec une couche de foin, et pour rire un brin quand la Grise trotte, il n'y a pas meilleure place.

A l'avant, enfin, c'est comme si on était porté sur des ressorts. Et on *mène* ! O délices ! être assis, à côté de Gédéon, sur la *queue d'aronde*, les jambes pendantes, tout près de la croupe du cheval ! avoir devant soi un cheval, un cheval en vie, et qui obéit au geste et à la voix ! tenir dans ses mains les *cordeaux*, de vrais *cordeaux* de corde ! pouvoir tirer, si l'on veut, sur celui de gauche,

par exemple, et voir la Grise, docile, aller à dia, puis, en tirant à hue, la ramener à droite ! *Mener*, enfin !... Les jouissances comme celle-là ne sont pas drues dans la vie d'un homme. Ce qui m'étonnait, c'est que Gédéon ne parût pas tenir à conduire lui-même. Pour la descente du Coteau de Roches, il prenait les guides, c'est vrai ; mais il ne semblait pas en éprouver de plaisir, et, après le passage difficile, il me les rendait sans ombre de regret.

Peut-être bien que, n'ayant pas à surveiller la Grise, Gédéon se trouvait plus libre pour fumer sa pipe et pour parler. Car, tout le long de la montée à travers champs, il nous contait des histoires. Parfois, il nous disait les hivers passés dans les *chantiers* du Saint-Maurice ; parfois, des batailles terribles, livrées on ne savait dans quel pays ni à quelle époque, mais où invariablement le grand

Napoléon battait les Anglais à plates coutures. Le plus souvent, c'était l'Histoire Sainte que Gédéon nous contait. Le récit du déluge, en particulier, était une merveille. Nous voyions se construire l'arche, une espèce de chaland avec une grange dessus, et dans laquelle il y avait, d'un bout à l'autre, des *parés* et des *barrures*, comme dans une écurie ; puis, le grand-père Noé, de sa bonne fourche, emplissait le fenil de foin, de beaucoup de foin à cause des éléphants qui mangeaient une botte par bouchée ; ensuite, les animaux entraient, deux par deux, dans l'arche toute prête, et leur énumération était interminable. A la fin, la pluie se mettait à tomber, et Gédéon, qui avait vu l'inondation de la *grande digue*, devenait éloquent... Quand l'eau était rendue par-dessus les clochers d'églises, nous nous regardions épouvantés ; j'en oubliais de *mener* la jument —

qui ne continuait pas moins, de son pas tranquille, à suivre la route tracée.

***

Juste comme la colombe revenait à l'arche, un brin d'herbe Saint-Jean au bec, nous passions la dernière barrière et nous nous trouvions sur la terre du deuxième rang, où le foin, fauché la veille et mis en *veilloches* pour la nuit, attendait les faneurs.

Ah ! on vous les éventrait, les *veilloches* ! on vous le retournait, le foin mûr ! on vous le faisait danser, au bout de la fourche ! C'était, dans l'air, un vol de brindilles qui s'éparpillaient.

Vite fatigués, cependant, nous ne tardions guère, pendant que le fanage se continuait, à réjoindre la Grise, dételée et à l'ombre sous un arbre. Nous avions cent choses à faire : la clôture à sauter, la *grand'charrette* à

faire balancer sur ses deux roues, des framboises à manger, des petites merises à cueillir, des papillons à attraper, des mulots à dénicher, des poissons à pêcher... Car, sous un certain petit pont — que je revois encore — un ruisseau d'eau claire courait sur des roches, et il y avait tout plein de petits poissons d'argent ; nous les *seinions* avec nos chapeaux de paille, lesquels en étaient tout rafraîchis.

La matinée passait, et nous nous apercevions que, dans le grand champ, au lieu des petits meules arrondies ça et là, il n'y avait plus qu'une jonchée de foin qui séchait au soleil et sentait bon.

Les faneurs revenaient vers nous. Au clocher lointain sonnait l'angélus de midi.

Gédéon se découvrait :

« L'ange du Seigneur annonça à Marie... »

Nous répondions, tournés vers l'église, dont on apercevait, par-dessus le Coteau de Roches, la croix fleurie et le coq brillant au soleil.

***

Puis, le panier s'ouvrait, et c'était la collation, sur le bord du fossé.

De son couteau de poche, Gédéon faisait une croix sur le pain qu'il allait entamer... Ah ! le bon pain ! le bon beurre ! le bon lait ! Et de quel appétit nous mordions dans les beurrées ! D'ailleurs, rien qu'à voir manber Gédéon, on avait faim.

Mais il ne faut pas gaspiller le temps que le bon Dieu donne pour la fenaison : un *botillon* sous la tête, Gédéon faisait un petit somme, et le travail reprenait.

Le soleil plus ardent avait déjà séché le foin que, pour une dernière fois, les râteaux ramassaient en *veilloches*.

Sauter par-dessus les *veilloches*, c'est un excellent exercice, après dîner. A ce jeu, nous occupions nos loisirs jusqu'au moment où Gédéon attelait la Grise pour *rentrer* sa récolte.

C'est nous, les petits, qui *foulions*, avec Catherine. Besogne facile, pensez-vous... On voit bien que vous n'avez jamais *foulé* ! Je gage que vous ne sauriez pas comment recevoir les première *fourchetées*, ni comment les disposer au fond de la charrette, jusqu'à hauteur d'*aridelles*, pour établir un bon et large *ber*, sur quoi pourra s'élever la charge. Vous pensez aussi que, pour faire le tour du champ, d'une *veilloche* à l'autre, un cheval se conduit comme à l'ordinaire.,. Je voudrais vous y voir ! Vous seriez là-haut, entre ciel et foin, et vous attendriez naïvement que quelqu'un vous envoie encore une botte, ou dise au cheval d'avancer ; tout à coup, une secousse en avant, un cahot

à droite, et patatras ! vous seriez à terre, probablement avec quelque chose de cassé. Ce n'est pas du tout comme cela qu'il faut faire. Quand une *veilloche* est chargée, Gédéon dit au *fouleux* : « Tiens-toi *ben* ! » et c'est assez : la Grise a compris ; sans autre commandement elle part, pour s'arrêter d'elle-même à l'autre amas ; et la charrette peut cahoter, vous vous en moquez bien : au cri de Gédéon vous vous êtes jeté à plat ventre dans le foin qui bondit.

Le chargement fini, Gédéon *peignait* avec sa fourche la chevelure de brindilles qui retombait de chaque côté, on *perchait*, et nous nous couchions sur la charge, pour gagner la grange, au bout de la terre du deuxième rang.

***

A la tombée du jour, la dernière charge prenait le chemin du village. Et c'est donc

sur un voyage de foin que nous revenions du champ.

Cette dernière manière de voyager en *grand'charrette* est, en vérité, la plus recommandable. Vous disparaissez presque dans le bon foin, et le plus dur cahotement se transforme, sur cette couche molle et fléchissante, en un bercement qui vous endort.

Et vous songez qu'à la maison, où vous allez, une bonne grand'mère a préparé le repas du soir, et qu'il y aura peut-être, pour les petits qui sont allés au champ, des tartines de crême douce avec du sucre du pays dessus...

# L'heure des vaches

# L'HEURE DES VACHES

—

CINQ heures du soir.

— Eh ! les enfants ! c'est *l'heure des vaches* !

Et nous partions.

Connaissez-vous le *clos d'en haut,* celui qu'on a eu tant de peine à essoucher ? C'est là que les vaches pacageaient. Pour aller les chercher le soir, pour les aller mener le matin, il fallait donc monter la route qui borde le verger du presbytère, et la suivre jusqu'au *chemin de sortie* par où l'on va à la *sucrerie.*

C'était loin. Heureusement, il y avait un raccourci : nous *piquions* à travers un petit

bois de bouleaux blancs, où il y avait, suivant la saison, des fraises, des framboises ou des bleuets. Il y a toujours des fraises, des framboises ou des bluets, dans les raccourcis ; ce qui fait que les raccourcis, c'est des chemins plus longs que les autres.

Le joli bois, que ce bois de bouleaux ! Au milieu, des sources avaient formé un petit lac. Les rides de l'eau, doucement, venaient mourir dans les herbes. Tout autour, sous les branches, montait la musique des insectes du bon Dieu ; perdus parmi les bouleaux, deux grands pins murmuraient, et de toutes ses feuilles mobiles un petit tremble riait dans la brise. Le lac réfléchissait le ciel bleu, le feuillage vert tendre, les troncs blancs, et tout cela dansait gaîment sur les petites vagues. Parfois, un jaillissement au large : c'était les barbotes... Longues comme ça, les barbotes !

Et quelles fraises il y avait dans le petit bois de bouleaux ! Grosses comme des fraises de jardin, d'un beau rouge vif, et juteuses !... Rien qu'à voir de loin la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

Donc, il y avait un raccourci.

Pour s'y rendre, il est vrai que la route était pierreuse et *mal marchante.* Mais nos pieds nus en avaient parcouru bien d'autres ! Et par ailleurs, il y avaitdes compensations. Le verger du curé, par exemple, n'était pas là pour rien ! Les pommes, c'est à tout le monde.— Du reste, ne ramenions-nous pas, avec les nôtres, la vache du bedeau ? Cela nous donnait des droits sur les pommes de monsieur le curé.— Nous en cueillions plein nos poches. De grosses pommes vertes, avec une pointe de rouge du côté du soleil, pleines de jus, dures comme des pierres... Ah ! les bonnes pommes !

Le long de la route, sur les clôtures, il y avait aussi les *écureux*... — J'allais oublier les *écureux* !

Prendre un écureuil en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une gaule ; au bout, nouée en collet, une tresse, légère et coulante, de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet, vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies, vous passez le nœud coulant au cou du rongeur... Mais il faut avoir l'œil vif et la main ferme : au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte, l'animal fait un bond, et soudain il n'y a plus rien sur le bout du piquet ; l'écureuil file sur les *pagées* de la clôture... Mais c'est si joli de

le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'écureuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse peut faire palpiter un cœur d'enfant.

A croquer des pommes, à cueillir des fraises, à courir les écureuils, nous finissions par arriver dans le *clos d'en haut*, et nous entendions tinter la clarine de la Rousse, une maîtresse vache, qui donnait, *une traite portant l'autre, six pots et pinte*. Déjà il se faisait tard ; les rayons obliques du soleil penchant nous le rappelaient.

Vite, nous rassemblions les bêtes, perdues dans la *brousse* — « *Qué*, vaches, *qué* ! » — ruminant derrière les *arrachis* — « *Qué*, vaches, *qué* ! » — couchées dans les *ferdoches* — « *Qué*, vaches, *qué* ! »... D'elle-même, la Rousse prenait le bon chemin, et, tout le troupeau la suivant, c'était, dans la route,

une longue file de bêtes lourdes et lentes, qui s'en allaient vers le village. Derrière les vaches, après avoir soigneusement mis l'*amblette* sur la barrière, et, *harts* en main, nous poussions en avant les plus paresseuses.

Avouerai-je que, même au retour, en passant près du petit bois, nous ne résistions pas au désir de cueillir encore une jointée de fraises ? Les bonnes vaches s'arrêtaient, rêveuses, avec l'air de dire : « Ah ! si nous pouvions, nous aussi, sauter la clôture ! » Puis elles se mettaient à brouter l'herbe qui pousse sur l'*aubel du chemin*.

A la maison, on commençait à s'impatienter :

— Les petits *sorciers* ! je gage qu'ils ont encore pris par le bois de bouleaux. Ils s'amusent à manger de fraises, au lieu de ramener les vaches !...

Tout à coup, ding' ! dang' ! ding' ! dang' ! ... C'était la Rousse. On ouvrait la bar-

rière à coulisse, on barrait l'entrée du jardin potager, on fermait la porte de la grange, et — « *Qué*, vaches, *qué* ! » — les bêtes entraient dans le *parc*.

Puis, on *tirait* les vaches. Dans l'ombre qui descendait, nous entendions un ruminement confus, des meuglements vers l'étable et le bruit très doux, du « lait tombant dans du lait ».

Du haut du clocher, l'angélus du soir jetait sur la campagne ses derniers *tintons*.

L'*heure des vaches* était passée.

# La maison condamnée

# LA MAISON CONDAMNÉE

—

ENFANTS, elle nous faisait peur ; nous n'osions l'approcher.

Pourtant, la barrière donnant sur le jardin était ouverte ; mieux encore : arrachée de ses gonds, la barrière gisait par terre. Et personne pour interdire l'entrée ! Au retour de l'école ou de l'église — nous *marchions* alors *pour notre première communion* — il eût fait bon, la maison *condamnée* se trouvant à mi-chemin, s'y arrêter, s'asseoir sur les marches basses du perron. D'autant que dans le verger tout proche il y avait des prunes, des *cerises à grappes*, des pommes, des *gadelles*, qui mûrissaient au soleil, et que, dans le jardin, des fleurs, poussées au hasard du

soleil et de la rosée, envahissaient les allées avec les herbes folles et s'ouvraient au petit bonheur. Tout cela était à l'abandon, sans maître, sans gardien. Mais nous passions, sans arrêter jamais, devant la maison *condamnée* : elle nous faisait peur.

Aussi, c'était, au bord du chemin, comme un tombeau. Des planches, grossièrement clouées en travers, barraient la porte et les fenêtres de la triste demeure. Jamais une fumée à sa cheminée de pierres ; jamais un rayon de soleil sur la planche de son seuil ; jamais une lumière à ses yeux clos. Aveugle et sourde, la maison abandonnée restait indifférente à la large diaprure des champs, comme au bruissement infini des prés ; froide et muette, rien ne pouvait la faire sortir de sa torpeur, et nulle voix humaine n'éveillait ses échos. Nulle voix humaine... mais, la nuit, n'avait-on pas entendu, dans le vent

qui soufflait, venir de la maison morte des cris longs comme des plaintes ? Plusieurs l'affirmaient.

L'un de nous avait un jour proposé d'écarter les planches d'une fenêtre et de regarder en dedans. Mais nul n'avait osé. Il se passait peut-être, sous ce toit, des choses terribles ; derrière les fenêtres closes, des ombres sans doute remuaient ; et quelle terreur, si, l'œil à la vitre, nous avions aperçu, dans une chambre tendue de noir, un cercueil, un mort, et des cierges autour !...
Le soir, nous passions de l'autre côté du chemin et détournions la tête, de peur de voir quelque chose.

La maison était-elle donc hantée, comme la faisaient nos imaginations d'enfants ? Non, mais de vieux souvenirs glissaient le long de ses murs, et des âmes anciennes pleuraient lamentablement au fond de ses chambres vides.

Autrefois, la maison *condamnée* avait été vivante et joyeuse ; joyeuse du rire des enfants nombreux et de la gaîté chantante des grands-pères, vivante du travail qui sanctifie les jours et fait les âmes fortes. Pendant un siècle et plus, les fils avaient succédé aux pères et possédé ce bien au soleil, et toujours la terre avait nourri les familles. Pendant un siècle et plus, les ancêtres les uns après les autres étaient nés, avaient vécu, étaient morts dans la maison aujourd'hui fermée ; et chacun, quand il était parti pour le grand voyage, avait laissé l'adieu de son regard s'en aller, par la fenêtre ouverte, vers le même champ et vers le même bouquet d'arbres.

Mais, un jour, le *bien* échut en partage à un fils en qui l'âme des aïeux ne devait point revivre. Celui-ci, chercheur d'une tâche moins rude, refusa à la terre le travail de ses mains et la sueur de son front. La terre se

ferma ! Le pain manqua dans la maison ! Et lui, déjà déraciné, maudit la terre, qui pourtant ne demandait qu'à produire et que désolait la stérilité de ses friches. Attiré par le mirage d'un luxe facile, le mauvais habitant résolut de s'expatrier ; il vendit ses bêtes, ses meubles, son *roulant* de ferme ; puis, comme on cloue un cercueil, il barra les portes et les fenêtres de la maison paternelle ; il s'en alla...

Et depuis, la maison de l'émigré était fermée, *condamnée*, presque maudite, objet de terreur pour les enfants, de tristesse pour les voisins, de désolation pour la paroisse.

Ceux qui partent ainsi savent-ils bien ce qu'ils font, et qu'ils désertent un poste d'honneur, et qu'ils manquent à un devoir sacré ? Croient-ils ne laisser derrière eux qu'un toit sur quatre murs ? Ce qu'ils quittent, en vérité, et à quoi ils renoncent, c'est plus que

cela : c'est le pays natal ; pour celui-ci c'est la montagne, pour celui-là la plaine, mais pour tous, au flanc des collines ou dans la vallée, c'est la paroisse où s'écoula, paisible, la vie des anciens, l'église où se plièrent leurs genoux, la terre qui garde leurs os ; c'est la glèbe que les aïeux fécondèrent d'un rude et pénible labeur ; c'est le trésor des traditions familiales, les saines coutumes du foyer, le culte du passé, la religion du souvenir ; et c'est peut-être aussi le parler des ancêtres, hélas ! et le respect de leurs croyances... C'est tout le patrimoine ancestral qu'ils abandonnent, c'est la patrie qu'ils désertent !...

Et pourtant, ô Terre maternelle, je te prie de ne point maudire ceux qui sont partis. Tous ne sont pas des ingrats. Si quelques-uns t'ont reniée et t'oublient dans la fumée des villes, ne sais-tu pas que, pour plusieurs,

des drames douloureux purent seuls amener le dénouement du départ, et que de loin ceux-là te restent fidèles, rêvent encore de toi, t'aiment d'un amour plus fort que l'exil ? Chéris-les toujours, ô Terre, sous quelques cieux qu'ils peinent ; ils sont encore tes fils ; ils font vivre à l'étranger l'âme de la patrie ; ils continuent là-bas l'œuvre que tu appris à leur enfance.

Espère-les, aussi, bonne Terre ! Si l'exil, un jour, leur est dur, et si la Providence veut qu'ils te reviennent, accueille-les, clémente et douce. Pour fêter leur retour, mets des fleurs plus fraîches au bord de tes routes, baigne tes champs dans une lumière plus chaude, fais-toi plus verdoyante et plus belle. Puis, ouvre-toi, facile, aux socs de leur charrues ; reçois, mère féconde, la semence que leurs mains meurtries viendront épandre sur tes sillons ; et, joyeuse, germe encore,

pour tes fils revenus, des blés lourds et hauts sur paille ; couvre tes prés d'herbe grasse ; emplis tes bois de rumeurs favorables ; et par toutes les fenêtres de la maison rouverte, fais entrer l'odeur, la bonne odeur de tes foins coupés !...

# La patrie

# LA PATRIE

—

ONCLE Jean, que pensez-vous de la patrie ? On parle beaucoup de patrie et de patriotisme ; les orateurs ont souvent ces mots dans la bouche, les écrivains au bout de leurs plumes. Qu'est-ce que la patrie, oncle Jean ?

L'oncle Jean, assis sur le pas de sa porte, fumait tranquillement sa pipe. Devant lui, s'étendait, tout en longueur, son domaine, des blés, des orges, des avoines, puis du foin, et plus loin un champ de sarrasin, plus loin encore un friche, et au delà une *sucrerie,* qui fermait l'horizon. Le soleil était tombé, et le vieillard regardait son *bien* entrer dans l'ombre.

— Oncle Jean, qu'est-ce que la patrie ?

Silencieux, il tira de sa pipe quelques *touches* encore ; puis, sans détourner le regard qui allait là-bas vers la forêt, et d'un geste montrant les champs, les prés, les bois :

— La patrie, c'est ça.

J'attendis que l'oncle expliquât ce geste et ce mot trop vagues. Un silence, et, lentement, avec des pauses, il continua :

— La patrie, mon *fieu*, ça date du temps des Français. Le premier de notre nom qui vint ici par la mer fut d'abord soldat ; dans l'armoire de la *grand'chambre*, il y a des papiers où c'est marqué, qu'il fut soldat. Mais il faut croire que, dans les *vieux pays* — il venait du Perche ; c'est *comme qui dirait* un *about* de la Normandie — il faut croire que là-bas, ses *gens* étaient *cultiveux*, et qu'il avait ça dans le sang, parce qu'aussitôt qu'il put il prit une hache et s'attaqua à la forêt comme

un vrai *terre-neuvien.* Or, c'est ici, où nous sommes, qu'il abattit son premier arbre : la terre à l'ancêtre Nicolas, c'est la mienne ! La glaise qui *botte* à mes talons s'est attachée aussi à ses sabots. Après lui, son fils aîné, Julien, et son petit-fils, Jean-Baptiste, son arrière-petit-fils, François, et le fils de François, Benjamin, mon père, tous, l'un après l'autre, ont vécu de la terre qui me fait vivre ; c'est ici que, tous, ils sont nés, qu'ils ont travaillé, qu'ils sont morts. Souvent, cette idée me vient, et je me dis : « Jean, c'est pour toi qu'ils ont peiné, pour toi et pour ceux de ta race qui viendront après toi.» Vois-tu, mon *fieu,* au bout de la grange, ce quartier de roc ? Autrefois, ce caillou-là devait être plus au sud, juste où se trouve le chemin qui monte aux champs ; eh ! bien, ils l'ont roulé là où tu le vois, pour que j'aie de l'*arce* à passer au nord du ruisseau. Ç'a dû

être un rude coup de collier. J'y ai souvent pensé, et je crois que c'est Julien, le deuxième du nom, qui a fait cela ; on conte qu'il était fort comme un bœuf, et il pouvait se faire aider, ses douze premiers enfants étant tous des garçons. Et la maison, ils l'ont *logée* sur la butte, où elle est encore — c'est le même *solage* — pour que de la porte je puisse voir jusqu'à la *sucrerie.* Ils ont pensé à tout : pour que, dans les grandes chaleurs, mes bêtes aient un peu d'ombre, ils ont laissé là cet orme... Je reconnais partout leur ouvrage. Chacun d'eux a fait ici sa marque, et l'effort de ses bras rend aujourd'hui ma tâche moins dure. Sous ma bêche le sol se retourne mieux, parce que l'un après l'autre ils l'ont remué ; dans le pain que je mange, et qui vient de mon blé, il y a la sueur de leurs fronts ; dans chaque motte que ma charrue renverse, ils ont laissé quelque chose d'eux-

mêmes. La patrie, c'est ça... Et je voudrais bien voir l'*Américain* qui viendrait prendre ma terre !

Il faut savoir que, pour l'oncle Jean, l'ennemi, quel qu'il fût, c'était l'*Américain*.

— Je vous entends, oncle Jean. C'est ici votre bien, un bien de famille, et que vous aimez. Mais les livres disent que la patrie est bien plus grande que votre terre, qu'elle embrasse toute une contrée...

L'oncle hocha la tête.

— En général, faut se méfier des livres, dit-il ; il y a des mots qu'on ne comprend pas et qui brouillent les idées. Les livres n'ont rien à faire ici. Écoute. Au *sorouêt*, il y a François le Terrien, et puis Pierre à Denis, puis d'autres voisins, et encore d'autres voisins ; au *nordêt*, il y a le grand Guillaume, puis les deux garçons du père Ambroise, puis d'autres voisins, et d'autres voisins, jusqu'au

bout du rang et jusqu'au bout de la paroisse. Disons — je ne sais pas apertement si c'est comme ça partout, mais ça *doit* — disons que chaque habitant est, comme moi sur le bien de ses *gens ;* ça fait toute une paroisse attachée à la terre, pas vrai ? Puis, au milieu, il y a l'église ; à côté, le cimetière ; tout près, le presbytère, avec le curé dedans. Et après notre paroisse, il y a une autre paroisse, puis une autre, puis une autre, toute pareilles, et chacune avec son clocher, son curé, ses morts, son vieux sol travaillé par les pères, et qu'on aime plus que soi-même... C'est ça, la patrie !

L'oncle Jean s'était levé, et cette fois je vis bien que son geste, déployé dans la nuit venue, embrassait tout le pays hérité des ancêtres, avec les souvenirs, les traditions, les croyances...

La voix de la tante Mélanie appela :

— Jean, venez-vous faire la prière du soir ?

Nous entrâmes.

Le Christ au rameau bénit pendait au mur. Au-dessous, un grand fusil était accroché, avec une poire à poudre et une corne à balles.

Comme l'oncle allait se mettre à genoux à côté de la tante Mélanie, son regard levé rencontra son fusil, et je l'entendis qui murmurait encore :

— Oui ! Je voudrais voir l'*Américain* qui viendrait prendre ma terre ! — Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Mettons-nous en la présence de Dieu, et adorons-le...

# La criée pour les âmes

# LA CRIÉE POUR LES ÂMES

—

“PAR ici, tout le monde! C’est la *criée pour les âmes* !”

La messe vient de finir ; les fidèles sortent de l’église. Par la grand’porte ouverte, on entend résonner encore les derniers sons du vieil orgue, on aperçoit au maître autel le bedeau qui déjà éteint les cierges...

C’est aujourd’hui le Jour des Morts. La paroisse a prié Dieu pour ses défunts ; et plus d’un, en quittant le Saint Lieu, jettent un regard vers les pierres blanches du cimetière : *l’année qui vient*, ce sera leur tour peut-être de coucher sous l’herbe...

Au sortir de la messe du dimanche, jamais on ne s’éloigne tout de suite. On reste sur la

place de l'église quelques instants encore ; des groupes se forment ; on *allume*, on écoute les annonces du crieur.

Le plus souvent, celui-ci n'a guère à dire : il recommande, par exemple, une *corvée* pour *lever* une grange chez Pierre Milot, qui a passé au feu ; ou, bien, il publie qu'un mouchoir rouge, avec, nouées dans le coin, deux pièces d'*argent dur*, a été trouvé dans la route des Sept-Crans par Michel Taillon, chez qui le propriétaire peut aller le réclamer ; ou encore, il fait assavoir, de la part des Commissaires, que les réparations de la maison d'école de l'arrondissement No 2 sont finies, que la maîtresse est engagée, et que les classes vont ouvrir...

Cela n'est pas long ; pour si peu, c'est du perron de l'église que se fait d'ordinaire la criée.

Mais, le Jour des Morts, la besogne du crieur n'est pas si courte, et il monte à la tribune publique, au bout de la place :

— Par ici, tout le monde ! C'est la *criée pour les âmes.*

***

Nos paysans, après un deuil, ne donnent peut-être pas de leur chagrin toutes les marques extérieures que feraient paraître des âmes moins cachées ; ils ne font pas montre de leur affliction, ils ne disent pas à tout venant leur peine. Aussi, à ceux qui ne les ont pas beaucoup pratiqués, leur douleur a-t-elle pu sembler un peu courte... Pour n'être pas étalés, les regrets sont-ils moins profonds et moins durables ?

Nos paysans n'oublient pas leurs morts. S'ils ne vont pas à toute heure pleurer sur les tombes, c'est que les restes enterrés là leur

paraissent en vérité peu de chose au prix des âmes en allées, et qui peut-être souffrent au purgatoire. Nos paysans donnent à leurs défunts le meilleur souvenir, la prière.

Nos paysans n'oublient pas leurs morts. Voyez comme ils les associent à leurs travaux.

— Si mon jardinage vient bien, dit la femme, je m'engage à donner aux âmes ma plus belle pomme de chou et une tresse d'oignons.

— Moi, dit l'homme, si elles m'obtiennent d'avoir une belle récolte, je donnerai trois minots de bon grain, et j'y mettrai l'*ajet*.

Le Jour des Morts au matin, chacun apporte ce qu'il a promis, et, la messe dite, le remet au crieur, pour que celui-ci le vende aux enchères au profit des bonnes âmes.

Les objets les plus disparates s'entassent sur la tribune, aux pieds du crieur ; au milieu

des citrouilles rebondies et des navets palots, voici une appétissante bolée de *tête en fromage* ; une livre de tabac en tresse voisine avec une pièce d'*étoffe du pays* ; à côté d'une bouteille de sirop d'érable, un paquet de filasse ; dans une cage, une poule qui glousse ; dans une poche, un cochon qui crie; et le reste...

***

Le crieur fait l'article :

— La *criée pour les âmes* va commencer. Chacun de nous a ses défunts, et, sans offense, on peut bien dire que plusieurs des nôtres doivent être dans le purgatoire ; car il y en a qui, de leur vivant, n'étaient pas commodes. Eh ! bien, c'est le temps de leur donner un petit coup d'épaule pour les pousser en Paradis. Ouvrez vos bourses, les amis ! C'est pour les âmes. Et puis, j'ai à vendre des

effets qui ne sont pas piqués des vers !... Regardez-moi cette citrouille-là, par exemple. J'en ai tout mon raide à la soulever. Combien pour la citrouille ?... C'est pas une citrouille ordinaire... Trente sous ! Trente sous sont offerts pour la citrouille !... C'est la plus belle de la paroisse. Trente sous !... Oubliez pas que c'est pour les âmes. Cette citrouille-là devrait en faire sortir au moins trois du purgatoire... Quarante sous !... Cinquante sous ! Cinquante !... Mettez, mettez ! C'est pour les âmes. Vous avez peut-être un parent défunt qui compte sur cette citrouille-là pour entrer au ciel... Soixante sous !... Soixante-quinze !....... Quatre-vingts sous !.. On aura une grand'-messe, bien chantée par nos chantres, les chantres de la paroisse... Ils y mettront de la bonne volonté, ils chanteront fort tant qu'on voudra ; vous les connaissez ; c'est

pas des enfants d'école... Quatre-vingt-dix ! Encore un petit coup de cœur, les amis, pour atteindre la piastre... Quatre-vingt-dix ! Quatre-vingt-dix !... Une piastre ! C'est bien. Mais ça serait encore mieux, si on dépassait la piastre. Il y a bien de la mortalité dans la paroisse. Faut penser à nos morts... Une piastre et cinq !... Une piastre et dix !... Ça va... Une piastre et demie !... Une piastre et demie !... C'est tout ?... Une piastre et demie, une fois !... Une piastre et demie, deux fois !... Dépêchez-vous ! la citrouille va partir... Une piastre et demie, trois fois !... Elle est partie. Donne ton argent, Baptiste, et prends la citrouille... *Astheure*, je mets en vente un rouleau de *catalogne*. Il y en a cinq verges. Combien pour la *catalogne* ?... C'est pour les âmes...

***

Et nos braves gens enchérissent. Ils ne regardent guère à la valeur des objets ; c'est pour les âmes : ils y vont largement. Un jour, un chou se vendit trois piastres !... Et l'adjudicataire, après avoir payé, remit le chou aux enchères ! Ce chou rapporta quatre piastres et demie.

La vente terminée, le crieur va en déposer le produit entre les mains du curé : c'est le *trésor des âmes*, avec quoi l'on fait chanter des messes pour les morts.

Des criées pareilles se feront tous les dimanches de novembre, et de temps en temps dans l'année. Le *trésor* s'augmentera aussi de plus d'une aumône particulière. Il n'est pas rare qu'un bon habitant y verse l'honoraire d'une messe, en recommandant que cette messe soit dite pour l'*âme la plus abandonnée* de la paroisse.

***

Nos paysans n'oublient pas leurs morts.

Ils prient pour ceux des leurs qui, du fond de l'abîme, poussent des cris vers le Seigneur.

. . . *Seigneur, leur désir est devant vous, leur douleur est en votre présence, et leur gémissement ne vous est point caché. De leur matin jusqu'à leur soir, ils ont espéré en vous, à cause de votre loi. Seigneur, hâtez-vous à leur secours. Ayez pitié d'eux selon votre miséricorde. Exaucez-les devant votre justice. Que votre éternelle splendeur luise dans leur nuit, et leurs os humiliés tressailleront d'allégresse !* . . .

# Les quêteux

# LES QUÊTEUX

—

La porte, grande ouverte, laissait entrer le soleil dans la *rallonge*. Sur le perron le chien dormait ; soudain, il se dressa et se prit à gronder...

La fermière regarda vers le chemin.

— Encore un *quêteux*, fit-elle. *Té-ci*, Azor! *Té-ci*... *Marches-tu !* Va te coucher sous le four !

Toujours grondant, le terreneuve obéit.

Le mendiant approcha, reçut une pleine terrinée de farine, et reprit sa route, salué par un aboiement étouffé parti du four.

***

Les chiens canadiens aboient aux *quêteux*. Ces bons gardiens flairent un danger pour la maison dans l'approche des chemineaux ; mendiants honnêtes, *bohémiens*, vagabonds, voleurs, *jeteux de sorts*, charlatans et filous, nos chiens confondent dans une même aversion instinctive tous les *quêteux* portant besace. Ils les chasseraient sans pitié, si, charitable, la voix des maîtres ne les rappelait au devoir de l'hospitalité.

Pourtant, les *quêteux* ne sont pas tous de méchantes gens, et il y en a de plusieurs sortes. Chez nous, on distingue d'abord : le *quêteux* qui vient de loin, le *quêteux* des paroisses voisines, et le *quêteux* de la paroisse.

### LE QUÊTEUX QUI VIENT DE LOIN

On ne sait pas au juste d'où vient « le *quêteux* qui vient de loin ».

Il n'est pas de la région ; il a sa *retirance* quelque part, là-bas, dans une autre partie

du pays, *en bas* de Québec peut-être, ou *par en haut*, dans la vallée du Richelieu, à moins que ce soit dans le nord, de l'autre côté du fleuve... « Il vient de loin », voilà ce qu'on sait.

Mais on le connaît bien.

Ses tournées sont réglées comme la marche des saisons, et quand le temps est proche où d'ordinaire il débouche par la route qui *monte* au *rang* de chez nous, on attend, on espère presque ou on craint sa venue, selon son caractère.

Car il y a plusieurs types de *quêteux* qui viennent de loin, et les uns sont plus *avenants* que les autres.

***

Il y a d'abord le vrai mendiant, le mendiant classique, le *quêteux* traditionnel et proprement dit.

C'est, le plus souvent, un petit vieux, courbé plus encore par la marche et les fardeaux que par l'âge, couvert de haillons, coiffé d'un *chapeau de castor* râpé. Un panier à anse au bras, à la main un bâton tordu — « *Rapport* aux chiens, mon bon monsieur, *rapport* aux chiens seulement, car, Bon Dieu merci ! la jambe est bonne » — et sur le dos un gros sac ajusté aux épaules avec des courroies, il va par le *chemin du roi*, toujours à pied, et du même pas, dans la poussière ou sous l'averse.

Chaque année, la belle saison le ramène. Car on ne le voit qu'une fois l'an. Et son itinéraire est tracé tellement que c'est presque à jour fixe qu'il frappe à telle porte dans le premier *rang*, à telle autre dans le deuxième... Les *rangs*, dans les paroisses du *sud*, sont généralement parallèles au fleuve. Le vieux prend le premier, par exemple, à

Gentilly, le *grand rang* qui traverse le village ; il le suit jusqu'au Saint-François ; puis, il monte la *route* et revient vers Québec par le *deux* ; et ainsi de suite. Ou encore, à Saint-Grégoire, s'il arrive de Nicolet par les Quarante-Arpents, ou de Sainte-Monique par le Grand-Saint-Esprit, le bonhomme fera, en serpentant, le *rang* du village de La Rochelle, puis Videpoche, et Pointu, et Beauséjour...

Il n'arrête pas partout ! Il y a des maisons où il dîne, des maisons où il soupe, des maisons où il *loge*, c'est-à-dire où il passe la nuit. Et, ma foi ! son choix est assez judicieux.

Le *quêteux* ne séjourne guère dans les gros villages, dans les *forts*, où, à vrai dire, les *bourgeois* ne sont pas *invitants* à son gré. Mais, dans les *concessions*, il y a du bien bon monde, allez ! et des maisons où il entre comme chez lui. De vrai, on est presque

content de le recevoir... On commençait même à trouver qu'il tardait à venir... Il a de si bonnes manières ! Il demande si humblement la charité « pour l'amour de Dieu et de la bonne Vierge » ! et, quand, on lui a donné, il remercie si bien : « Que Dieu vous le rende beaucoup ! »

Puis, il ne faut pas oublier que ce vieux mendiant vient de loin. Il en a vu, des choses ! il en a traversé, des pays ! il en sait, des histoires ! Que de nouvelles il apporte !... Le *train* fait, le souper pris, on n'a qu'à le laisser parler ; c'est sa manière, à lui, de payer son écot ; et l'on apprend tout sur la misère des gens de *par chez eux*, sur la récolte qui s'annonce plus ou moins bonne, la sécheresse ou la pluie dont on souffre dans les paroisses d'*en bas*, les sauterelles qui auraient tout mangé si Monsieur le Curé ne les avaient *conjurées*, mais qui

tout de même ont fait pas mal de dégât ; et sur les danses, le luxe, la vanité des femmes, les aigrettes qu'elles portent sur leurs chapeaux, les batailles, la dernière débâcle... Le bonhomme s'en donne à l'aise et défile son répertoire, jusqu'à l'heure de la prière du soir, qu'il fait très bien, avec la famille, au pied de la grande *croix noire de tempérance.*

On lui a tendu, sur le plancher de la cuisine, une paillasse, parfois une *peau de carriole.* Il y passera la nuit, pas loin du chien, maintenant réconcilié.

Dès le *petit matin*, le vieux se lève, reprend son bâton, son panier, son sac. « A l'été *prochaine* ! » Il part ; mais il n'oublie jamais de remercier le bon monsieur de lui avoir donné à couvert, la bonne dame d'avoir mis un œuf dans son panier, un tapon de laine dans son sac.

Quand le panier contiendra une douzaine d'œufs, quand le sac sera trop lourd, le *quêteux* se livrera à un petit négoce : il vendra le produit de sa quête pour quelques sous, qu'il mettra dans sa tirelire — grand mouchoir rouge, fortement noué et déposé dans le panier, à côté de la pipe de plâtre et de la blague à tabac.

Voilà un honnête homme de *quêteux*. Jamais une mauvaise parole ne sort de sa bouche : toujours content, il ne maugrée même pas, quand on lui refuse la charité ; au plus se permet-il une plaisanterie, quand une riche fermière ne lui offre que le plus petit des œufs pondus par la plus jeune de ses poules. Par contre, si on le laisse choisir, il déclare aussitôt préférer les œufs de poules noires, et c'est plaisir de voir avec quel soin malicieux il prétend les reconnaître : ce sont toujours les œufs les plus gros.

***

Autrefois — avant les bureaux de poste et les postillons — le *quêteux* qui vient de loin faisait aussi les commissions, portait les lettres. C'était un courrier peu rapide, mais sûr. Rien ne se perdait, de ce qui lui était confié ; et, bien qu'il ne sût lire que l'écriture moulée, il ne se trompait jamais d'adresse. Par exemple, vous remettiez à Bellerive, quand il passait à la Baie-du-Febvre, une lettre pour votre cousin qui demeurait aux Trois-Pistoles : vous étiez assuré que votre cousin la recevrait, tôt ou tard, un peu fatiguée, mais en assez bon état. Et, fidèlement, le *quêteux* vous rapportait la réponse... l'année suivante. Ah! c'était le bon temps !

***

Un autre type : le *quêteux* charlatan.

Le *quêteux* charlatan aussi vient de loin, et l'on sait encore moins d'où il sort. Personne n'oserait le lui demander... C'est qu'il n'est pas commode, celui-là !

Il mendie, mais entendez bien que c'est chez lui un accident. S'il quémande, c'est uniquement parce que le *monde* ne reconnaît pas assez généreusement la vertu de ses remèdes et préfère donner aux docteurs de la *bonne argent* pour de mauvaises drogues. Qu'on le sache bien, il n'est pas né *quêteux* ; en parcourant les campagnes, il n'obéit qu'à son désir de soulager les souffrants, de les guérir de tous maux. S'il le voulait, il resterait chez lui, à se carrer, et vivrait à ne rien faire ! Il parle haut et dru. De vieux livres, un jeu de cartes, des bouts de ficelles, des boîtes d'onguent, des fioles emplissent son porte-manteau : c'est sa science, ses instruments et sa pharmacie, toute la médecine.

Pour des remèdes, voilà des remèdes ! Rien n'y résiste. Ce n'est pas comme ces pilules que vendent les docteurs, et qui ne sont bonnes qu'à *faire tourner les sangs d'une personne*, ni comme ces liquides en bouteilles, avec lesquels les médecins volent le pauvre monde, et qui ne valent pas de la bonne *eau de vaisselle*, quand ce n'est pas de *la vraie poison*. Voici un onguent — lequel ressemble, il est vrai, à de la *graisse de roues* — qui vous guérit d'une pleurésie *dans le temps de le dire*, et qui en même temps est *souverain* pour le *mal de-z-yeux ;* cet autre fait passer la *fourchette comme si de rien n'était ;* une *ponce* avec une larme de cette eau-là guérit des *fièvres lentes*, et sans prendre *une cité de temps* comme les *remèdes patentes* ; pour les *auripiaux*, les *reculons*, les *déteurses*, les *tours de reins*, les *échauffaisons*, les *efforts*, les *mordures*, les *verrures*, les *grenouilles*, les *tours*

*d'ongles*, et surtout le mal de dents, le charlatan a des remèdes ; il a même le peigne de fer qui guérit ceux à qui il est arrivé de *se décrocher la palette de l'estomac.*

Et malheur aux malades qui ne croient pas à ses remèdes ! Malheur aussi à ceux qui, se portant bien, ne lui donnent pas à manger ce qu'il demande !... Il tire leur horoscope et leur prédit des choses qui troublent les âmes naïves. Et, quand il est besoin, le charlatan sait se servir de son bâton, lequel ressemble à un tomahawk. Aussi, son arrivée jette-t-elle la terreur dans le *rang*. Si les hommes sont au champ, les *gardiennes* barrent les portes et *tirent* les contrevents ; les enfants se blottissent sous les lits. Par mégarde l'entrée reste-t-elle libre, le *quêteux* charlatan s'introduit dans la demeure, s'installe : « Faites-moi des crêpes ! des crêpes au lard ! » Il est roi et maître, il commande,

il gronde... Et Josette lui fait des crêpes !.. A moins que l'homme survienne tout à coup, ou encore — comme il arrive — que Josette n'ait pas *froid aux yeux* et soit de force à garder la maison toute seule. Le *quêteux* trouve alors chaussure à son pied.

Autrefois, le charlatan était assez souvent *fondeur de cuillers* aussi... Mais le *fondeur de cuillers*, l'horloger ambulant, le montreur d'ours mériteraient des chapitres à part.

***

Voici un autre *quêteux* venir par le grand chemin. Sombre, taciturne, l'œil en dessous, c'est le *jeteux de sorts* !

Celui-ci ne salue personne, pas même Monsieur le Curé, et demande mal la charité, d'une parole brusque, d'un ton bourru. L'aumône est-elle légère ? il murmure ; le rebute-t-on ? il maudit. « Vous vous sou-

viendrez de moi ! » dit-il. Parfois il marmotte des mots qu'on ne comprend pas, des formules cabalistiques peut-être ; il parle, on dirait, avec quelqu'un qui voyage avec lui et qu'on ne voit pas...

Après son passage, les chevaux meurent des *chiques*, les vaches tarissent, les poules se mettent à couver, le pain ne lève plus, les chiens boîtent, les rats envahissent les greniers. Le *quêteux* a jeté un sort !

Comment échapper à ses malédictions ?... Il jette aussi bien ses sorts à travers les portes closes. Pour prévenir tout maléfice, il n'y a qu'un moyen : il faut éviter de faire parler le *quêteux* ! On barre donc toutes les ouvertures, et l'on dépose quelques sous sur le seuil. Le *jeteux de sorts*, sans frapper, prend les sous et s'en va.

Ce type de *quêteux* disparaît. Nos gens ne croient plus aux sortilèges.

***

Parmi les *quêteux* qui viennent de loin, il faut compter les *bohémiens*.

Les *bohémiens* sont des *quêteux* qui vont par bandes, qui voyagent en famille, et en voiture. Un mendiant, un vagabond, un chemineau n'est pas un *bohémien* ; mais un vagabond, sa femme et ses enfants, dans une grande charrette traînée par une haridelle, voilà des *bohémiens*. Même, un train de *bohémiens* doit comprendre plusieurs familles et plusieurs voitures, avec des chiens et des chevaux qui suivent.

Les *bohémiens* n'ont pas de *chez eux*. Ils voyagent, ils vivent, mangent et dorment dans leurs charrettes. Le soir venu, ils *campent* dans un champ, au bord d'une route, dans le *Domaine*, dans les *Abouts*, dans les *Bandons*.

Ces terribles *quêteux* ne quêtent pas pour la peine d'en parler. Ils sont d'abord maquignons : ils font commerce d'acheter, de revendre et d'échanger des chevaux. De plus, ils ont la réputation de voler les enfants ! Quand les *bohémiens campent* dans les environs, on n'a pas de peine à faire coucher la marmaille de bonne heure... Le lendemain matin, il ne manque personne dans les petits lits ; mais il manque des poules au poulailler, du foin dans la *tasserie*, du lait dans la *laiterie*. Les *bohémiens* ont fait des provisions.

### LE QUÊTEUX DES PAROISSES VOISINES

Il s'appelle *Carapet*, *Pipet*, *Gras-d'Ours*, *Beau-Poil*, *Beau-Carosse*... Le curé et le notaire savent son vrai nom ; le peuple se contente du sobriquet, toujours pittoresque. *Carapet* était court, large et plat comme le

poisson qu'on appelle de ce nom ; *Beau-Carrosse* avait été nommé d'après l'élégance de son équipage, une boîte *écrianchée* sur deux roues branlantes, traînée péniblement par une Rossinante qui avait depuis longtemps perdu le souvenir du jour où elle avait trotté.

Car le *quêteux* des paroisses voisines fait sa tournée en voiture — charrette ou *quatre-épées* en été, *berlot* en hiver. Et la voiture se remplit de provisions de toute sorte, farine, blé, foin, légumes, et le reste. Elle se remplit d'autant plus vite que le *quêteux*, après avoir accepté ce qu'on lui donne, ne se fait aucun scrupule de prendre aussi ce qu'on ne lui offre point. Pour parler clair, le *quêteux* des paroisses voisines est assez souvent un voleur. A son double métier, il s'enrichit presque. On en a connu qui prêtaient de

l'argent ! Or, pour prêter, tout le monde sait qu'il faut avoir de quoi.

Parfois le *quêteux* est accompagné de sa femme et de ses enfants. Car les gens sont devenus méfiants, et il faut ruser. A l'approche du village, la troupe se divise : pendant que le père, à la *devanture* d'une maison, quête ou brocante, discute et amuse les gens du logis, les enfants, sautant les clôtures, visitent les *bâtiments* et surtout le poulailler. Le soir, la famille se réunit, et il y a double recette.

Par ainsi, prolongeant parfois le voyage et poussant plus loin l'aventure, les *quêteux* des paroisses voisines peuvent devenir des *bohémiens*.

## LE QUÊTEUX DE LA PAROISSE

Dans nos paroisses, il n'y a pas de nécessiteux, mais il y a des pauvres ; pas de vrais

mendiants, mais des *quêteux* ; et ce n'est pas la même chose.

Je ne sais comment cela se fait, mais le *quêteux* de la paroisse reste presque toujours *à l'autre bout du rang.* Il y a une maison, toute *en démence*, et une *trâlée* d'enfants, tous en guenilles. Sa personne, sa famille, sa vie sont la risée de la paroisse. On ne le nomme jamais que par un sobriquet, parfois cruel. C'est *L'Anguille*, et il a toujours une raison pour ne pas travailler et se tirer d'affaire ; *Ferme-pas-Juste*, et sa bouche bée justifie son nom ; *Joe-la-Galette*, élevé à manger de la galette de sarrazin (ici, la malice n'est pas noire, car la galette de sarrazin, cuite sur la plaque du poêle et mangée à point, avec du sirop d'érable, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde !) ; *La Bienséance*, pincé et ridicule, qui prétend donner aux enfants des leçons de savoir-vivre ; *Moïse-*

*aux-Rats,* dont la nichée ne se compte plus, tant il y a de petits Rats...

Sans talent, n'ayant souci de rien, idiot parfois, souvent infirme, le *quêteux* de la paroisse est surtout paresseux.

Qui se ressemblent se rassemblent, c'est le dicton. La femme du *quêteux* n'a pas plus de *génie* que lui. Ni l'un ni l'autre ne cherche à gagner. Si un travail facile et qui ne demande pas d'efforts lui est offert, le mari s'en acquitte tant bien que mal ; mais c'est un accident dans sa vie. La plus grande partie du temps, il ne se donne pas même la peine de quêter. A quoi bon prendre ce soin fatigant ? La paroisse n'a-t-elle pas l'obligation de le faire vivre, lui, sa femme et ses petits ? C'est sa conviction. Si la charité persévérante des bonnes familles paraît se lasser, si dans la masure les provisions viennent à s'épuiser, la femme du *quêteux* n'a

qu'à faire une petite promenade chez les voisins en répandant ses plaintes, ses reproches même, et tout rentre dans l'ordre.

Personne, dans le *rang*, ne *fait boucherie*, ne tue un animal, bœuf, veau, mouton ou porc, sans mettre de côté un morceau présentable, qu'on fait porter chez le *quêteux*.

C'est pour le *quêteux* de la paroisse qu'à Noël on court la *guignolée*. Et voyez quels égards on a pour lui : le produit de cette quête, qui remplit deux *berlots*, viandes, grains, légumes, bois, hardes, chaussures, se dissiperait *dans un rien de temps*, si le tout était déposé chez lui ; on confie donc ces effets à un voisin discret qui les lui distribuera au jour le jour, selon le besoin... Le seul travail qu'il reste à faire au *quêteux* est d'entrer chez lui, morceau par morceau, le bois, tout scié et débité, qu'on a cordé près de sa porte.

Ce déshérité de la fortune est en quelque sorte fortuné : rien à faire, nul souci, nulle inquiétude ; sa vie est comme qui dirait assurée.

Si le *quêteux* est veuf ou vieux garçon, son train de vie est différent : du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre, il promène sa paresse par la paroisse ; les familles l'hébergent à tour de rôle ; on se le passe d'une maison à l'autre.

La demeure de l'*habitant* n'est pas grande, et les enfants y prennent pas mal de place. N'importe ! Une vieille paillasse, la « paillasse du *quêteux* », tenue en réserve sur les entraits du grenier, est descendue, placée dans un coin du fournil, et voilà notre homme chez lui. Il vivra là un certain temps, pourvu qu'on ne le fasse pas travailler trop. Les gens, d'ailleurs, connaissent son horreur pour le travail. L'inviter à faire un effort serait

commettre une grave indélicatesse. Mais, histoire de l'amuser, de le distraire, on peut lui proposer de menus ouvrages de femmes ; il égrène des épis de *blé-d'inde*, épluche du blé pour la semence ou des pois pour la soupe, effiloche de la laine, met du tabac en *torquettes*.

Quand il a dormi sous le même toit et mangé à la même table pendant une semaine, deux semaines, le *quêteux* finit par s'ennuyer, roule ses guenilles et *gagne* chez le voisin.

On le voit partir sans chagrin. Quand il aura fait le tour de la paroisse, on le reprendra. C'est une *rente*.

***

Au *quêteux* voleur et au paresseux comme au mendiant honnête, l'*habitant* canadien donne toujours, parce qu'il faut faire la charité. Il faut donner aux *quêteux*, même

quand les *quêteux* sont riches ; car, voyez-vous bien, s'ils ne quêtaient point, ils seraient pauvres, et s'ils ne le sont pas, c'est parce qu'ils quêtent. Chacun, ici-bas, a sa vocation ; la leur est d'être *quêteux*.

Et puis, Dieu merci ! on sait qu'un verre d'eau donné à un pauvre n'est jamais perdu...

Paysans, mes frères, vous avez des cœurs d'or !

# Au feu !

# AU FEU !

—

TOUTE la journée, un ciel gris et lourd a pesé sur la campagne. Vers le soir, une brise chaude a soufflé, de gros nuages noirs ont roulé, très bas. Les bêtes, inquiètes, se groupent et cherchent les maisons ; à tire-d'aile, les oiseaux gagnent leurs nids. Le tonnerre gronde sourdement, on ne sait où, derrière les montagnes.

C'est une nuit d'orage qui s'annonce. Les ménagères, prudentes, ferment les contre-vents, barrent les portes. Tout le monde est à l'abri ; le chien même est rentré. Le village s'endort dans une nuit sans étoiles, noire comme de l'encre...

Vers minuit, les nuages crèvent. Pluie *d'abat,* courte durée... Puis, une saute de vent. Une rafale fond sur le toit, qui gémit ; toute la maison craque. Dans la bourrasque, les arbres tordent leurs bras, s'entrechoquent, mêlent leurs têtes échevelées. Un éclair zigzague, et tout de suite un coup de tonnerre éclate ; un coup, sec, sans roulement... Et c'est tout ; on n'entend plus que le vent qui hurle, et la pluie qui tombe par *paquets*... Mais la charpente est solide, la famille est à l'abri : dormons...

Un réveil en sursaut ! Qu'y a-t-il ? La pluie a cessé. Le son de la grosse cloche de l'église arrive, lugubre, dans l'ouragan. Le tocsin !... La foudre est tombée, la foudre a mis le feu !... Un homme à cheval, ni selle ni bride, passe au galop : « Au feu ! » Une lueur se reflète sur le clocher. « Au feu ! Au feu ! »

De partout l'on accourt, avec des haches, des échelles, des chaudières. Dans le chemin du roi, il fait clair comme en plein jour. C'est chez les Saintonge, au bout du village, que le *tonnerre* est tombé, sur la grange neuve au sud de la maison. Quand on s'en est aperçu, déjà tout le foin était en feu, des flammes perçaient la couverture. Et le vent, qui fait rage, souffle vers l'église ! Si le feu prend à la maison des Saintonge, c'est fini : tout le village y passera. « Au feu ! Au feu !»

On arrive ; vite, on s'organise. Pas de brigade de pompiers, dans nos campagnes, pas de pompes à incendie, pas de boyaux ; mais du cœur à l'ouvrage, et une entente qui surprend. C'est le maire de la paroisse qui commande : — « Aux échelles, les enfants ! Protégez la maison. Des *couvertes*, des tapis mouillés sur les bardeaux du toit, sur le lambris du pignon ! Et de l'eau par-

tout ! Faites la chaîne, vite ! Toi, veille au coin du *sorouêt*, c'est là que ça va prendre. Il y a assez de monde à la chaîne. Venez avec moi, vous autres : à la grange, avec des haches ! »

Une chaîne s'est formé, double, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; par là, de main en main, les chaudières vides descendent à la rivière ; par ici, de main en main, elles remontent remplies. « De l'eau ! De l'eau ! » Et le va-et-vient n'a pas de repos ni de cesse.

Cependant, une équipe s'est attaquée à la grange, cherche à étouffer le feu, démolit les pans, arrache des lambeaux de couverture. Efforts inutiles ! Le brasier, plus ardent, crépite ; on dirait une fusillade. Les flammes montent, se couchent sous le ven, viennent lécher la maison. Les braves gens qui sont au bout de la chaîne, sur le toit, se

gardent comme ils peuvent sous des draps mouillés ; ils luttent ; vingt fois le feu prend aux bardeaux, vingt fois ils l'éteignent.

Quelqu'un crie :

— Monsieur le Curé ! Allez chercher Monsieur le Curé !

Mais Monsieur le Curé est là ; il y était des premiers. Ceux qui, dans la première excitation de l'alerte, ne l'avaient pas vu d'abord, l'aperçoivent qui se tient, seul, entre la maison menacée et la grange en feu.

— Monsieur le Curé, arrêtez le feu ! On ne peut plus rester ici : on brûle ! Le feu nous gagne, Monsieur le Curé. Arrêtez le feu ! Faites un miracle !

— Travaillez ferme, mes enfants. Ne craignez rien. La maison ne brûlera pas.

Ils reprennent courage. La maison ne brûlera pas. Le curé l'a dit. Il est là, il barre le chemin au feu. Le feu ne passera

pas. Hardi, les gars ! de l'eau, encore de l'eau ! La maison ne brûlera pas, le feu ne passera pas ! Hardi sur le feu !

Les meubles qui garnissaient la demeure des Saintonge ont été transportés, pêle-mêle, dans un champ voisin. Seul, le crucifix de la *grand'chambre* n'a pas suivi le ménage : on l'a fixé au mur du pignon, face au danger.

Sous la croix protectrice, le Curé est à son poste, encourage ses gens, les dirige au besoin. L'ardeur du brasier lui brûle le visage ; des flammèches font des trous dans sa soutane...

Tout à coup, quelque chose s'effondre, et de l'incendie un rideau de grandes flammes rouges monte et se rabat, en sifflant, sur la maison.

Un cri : — « Sauvez-vous ! » et les plus vaillants reculent devant l'embrasement vainqueur.

Le prêtre n'a pas bougé. Il est toujours là, immobile, sous la pluie de feu. Ses lèvres remuent...

Mais soudain... Qu'est-ce que cela veut dire ? On s'arrête, surpris, ne comprenant pas d'abord ce qui se passe. Soudain, le vent balaye la fumée, repousse les flammes...

— Le vent *tourne* ! Plus de danger ! Le feu diminue ! Hourrah ! on va l'éteindre. De l'eau, par ici. On a le dessus. Hourrah ! Par ici, de l'eau, des échelles, des haches !

***

Le matin paraît. La grange n'est plus qu'un amas de ruines fumantes, mais la maison des Saintonge n'a pas brûlé.

Des hommes, noirs de cendre et de fumée, des écorchures aux mains, des brûlures au visage, veillent encore sur les restes de l'incendie.

Un vieux dit :

— C'est une chose connue : le feu du ciel, ça ne s'éteint pas avec l'eau de la terre. Vous l'avez vu, plus on en jetait, plus ça brûlait. Sans Monsieur le Curé, le village y passait, sûr et certain !

A l'église, une cloche sonne à petits coups réguliers. Monsieur le Curé monte à l'autel...

# Le travail

# LE TRAVAIL

—

*A ma femme.*

UNE fois, il y avait un homme et une femme, qui toute leur vie avaient travaillé la terre, et qui commençaient à se faire vieux.

Que de besogne ils avaient ensemble abattu, le vieil Anselme Letiec et sa femme, Catherine, depuis le jour où ils étaient venus s'établir au cinquième rang de la paroisse, dans la dernière concession de la Seigneurie ! C'est là, presque en forêt, qu'après les noces Anselme avait jadis amené Catherine. Elle avait alors dix-huit ans, lui vingt-et-un. Tout de suite, ils s'étaient mis à l'ouvrage ; et,

quarante années durant, par les bons comme par les mauvais jours, hiver et été, pluie, neige ou soleil, sans relâche, ils avaient travaillé.

D'abord, il avait fallu faire reculer la forêt prochaine, abattre le grand bois, essoucher et débarrasser le sol ; puis étaient venus les premiers labours, si durs, en terre neuve ; puis la lutte, opiniâtre et longue, contre la nature rebelle, et, dans les champs agrandis, la tâche incessante au soleil qui brûle ou sous le vent qui hâle. A coups de hache et du soc de la charrue, Anselme avait taillé son domaine ; il l'avait fécondé à la sueur de son front ; par l'effort de ses bras, il en avait, pendant près d'un demi-siècle, tiré la vie. A ses côtés, et sans jamais fléchir, Catherine aussi avait rudement besogné ; du matin au soir, son labeur avait réjoui les champs et la maison.

Des malheurs les avaient frappés : la foudre avait incendié une grange et toute la récolte d'une saison ; la grêle avait fauché la moisson ; les sauterelles avaient dévasté les champs ; un mal sans remède avait décimé le troupeau ; la mort aussi était entrée chez eux... Rien n'avait pu lasser les vertus patientes de ces simples chrétiens ; la prière avait incliné leurs âmes à la résignation, et le travail avait consolé leurs peines.

Des enfants leur étaient nés, nombreux, qui d'abord avaient tour à tour égayé la maison de leurs ébats, puis, après avoir quelque temps partagé la tâche quotidienne, avaient, l'un après l'autre, quitté le toit paternel ; l'aîné, qu'on avait envoyé au séminaire, était prêtre, et tous les soirs Anselme et Catherine remerciaient Dieu de cette bénédiction ; deux de leurs fils étaient morts, et les parents les avaient amèrement pleurés ; les

autres garçons, grâce à des soins industrieux, à de longues économies, étaient établis sur de bons lots de terre ; les filles avaient trouvé des partis avantageux.

Anselme et Catherine, demeurés seuls, commençaient à se faire vieux, et il leur revenait, à Anselme surtout, qu'autrefois ils avaient fait un rêve.

* * *

Ils avaient fait ce rêve, qu'un jour ils pourraient vivre de leurs rentes.

Cette idée datait de loin.

Tout enfant, Anselme avait admiré comme certains messieurs du village n'avaient jamais rien à faire qu'à fumer leurs pipes au soleil, échanger des paroles avec les passants, donner leur avis sur le temps et sur la récolte prochaine... « C'est des rentiers », lui avait dit son père ; et plus tard, Anselme avait

appris que les rentiers du village étaient comme qui dirait des habitants en retraite : ayant vendu leurs biens, ils finissaient là des jours paisibles, en mangeant leurs petits revenus.

Le tableau de ces tranquilles vieillards, assis sur le pas de leurs portes, sans autre souci que de se laisser vivre, était resté, dans le souvenir d'Anselme, comme l'image du bonheur sur terre ; et de cette impression première, lui était né le désir d'être un jour un rentier.

Anselme avait si souvent parlé de ce beau projet que Catherine n'y contredisait plus ; elle paraissait même partager l'ambition de son mari, mais sans enthousiasme, et comme pour lui faire plaisir.

A dire vrai, Anselme lui-même avait été longtemps sans croire beaucoup à son rêve ; mais, au plus dur de la peine, n'était-il pas agréable de penser que, plus tard, après avoir

bien travaillé, on aurait peut-être amassé assez de quoi pour acheter, au village, une maisonnette, et pour achever là sa vieille vie ?... Il avait de la sorte nourri son espérance pendant de longues années.

Et voici que le jour était arrivé où le rêve pouvait enfin se réaliser. Depuis le mariage de leur dernière fille, Anselme y songeait sérieusement. Il était encore robuste et solide ; mais il eût fait si bon, lui semblait-il, de se reposer un peu ! En vendant la terre et le roulant, il pouvait former une somme rondelette, tout à fait suffisante. Et justement, un emplacement était à louer, près de l'église, avec une petite maison et un jardinet. Ils seraient bien, là !... Plus de *train* à faire matin et soir, plus d'animaux à soigner, de champs à labourer, de foin à faucher, de récolte à rentrer, de blé à battre... Ils n'auraient qu'un petit ménage et un petit ordi-

naire facile ; le matin, ils pourraient dormir et se lever aussi tard qu'ils le voudraient ; tout le jour, ils se berceraient sur la galerie, en regardant passer le monde ; le soir, rien n'empêcherait qu'ils fassent, avec les voisins, une petite partie de dames ou de quatre-sept ; et ils vivraient ainsi, tranquilles, heureux, en attendant la fin... Car ils n'auraient plus rien à faire : ils seraient des rentiers !...

***

— Catherine, dit un jour Anselme, si on vendait ?

— Comme tu voudras, répondit Catherine ; mais...

Quand Catherine Letiec disait : « mais »... elle avait d'ordinaire quelque objection sérieuse à faire.

— *Mais* quoi ? demanda Anselme.

— Mon vieux, reprit-elle, c'était plaisant, de penser qu'un jour on pourrait vivre de nos rentes ; mais, à présent qu'il en est question pour vrai, il y a quelque chose qui me dit que ça ne serait peut-être pas aussi beau qu'on se l'imaginait. Veux-tu que je te dise ? Eh ! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

— Peur qu'on le regrette !... Tu veux rire, vieille. Regarde un peu la vie qu'on mène, tous les deux, depuis quarante ans : on se lève avec la barre du jour, et jusqu'à la nuit noire on sue d'ahan sur l'ouvrage. A force de remuer la terre et de porter des fardeaux, nous voilà courbés et lourds ; mes mains sont calleuses, les tiennes toutes gercées. Quarante années passées à trimer dur du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre, ça doit être assez ; on a gagné de se reposer. Et puis, penses-y, on sera à deux pas de

l'église : tu pourras aller à la messe tous les jours... et moi aussi...

Ils en causèrent longtemps.

Au fond, l'aventure tentait peut-être Catherine aussi.

Il fut décidé qu'on vendrait.

***

Le notaire, consulté, s'occupa de l'affaire : il était certain de trouver un acheteur ; il en avait même un en vue, le père Maxime Bellefeuille, qui voulait établir son fils dans les environs, et qui avait de l'argent.

Tous les renseignements pris de part et d'autre, il se trouva que le père Bellefeuille donnerait un bon prix pour la terre, qui lui convenait, mais ne prendrait pas le *roulant*, un peu démodé. Le bonhomme, d'ailleurs, voulait réfléchir encore et ne devait donner sa réponse que dans un mois.

— N'importe, dit le notaire. Vous n'êtes pas pressé, père Letiec. Si Bellefeuille ne se porte pas acheteur, j'en trouverai bien un autre. Une terre comme la vôtre, ça se vend toujours et bon prix.

— Quand le père Bellefeuille sera décidé, monsieur le notaire, vous aurez soin de nous faire de bons papiers pour nous assurer la rente, à ma bonne femme et à moi, notre vie durant, et pour que le capital revienne aux enfants, comme je vous l'ai expliqué.

— Ne craignez rien, père Letiec ; vos papiers seront de première classe.

— Faut que tout soit correct et sans réplique.

— Comptez sur moi.

Avant de partir, Anselme demanda :

— En attendant, puisque le père Bellefeuille n'en veut point, on pourrait peut-être vendre le *roulant*, monsieur le notaire ?

— En attendant, vous pouvez vendre le *roulant*, dit l'homme de loi.

Et, en attendant la vente de sa terre, Anselme vendit son *roulant*.

Partie à l'encan, partie de gré à gré, tout fut vendu, les bêtes, les voitures, les instruments, les meubles. Anselme et Catherine ne gardèrent que le mobilier et les quelques ustensiles dont ils devaient se servir dans la maisonnette du village.

La vente dura une journée. Une annonce, faite à la porte de l'église le dimanche précédent, avait attiré les enchérisseurs. Pendant des heures, ce fut, dans la maison, dans la grange, dans l'étable, sur le terrain de la ferme, un brouhaha à n'y rien entendre...

Enfin, le soir venu, chacun ayant payé et emporté son emplette, Anselme et Catherine se trouvèrent seuls.

***

Après souper, ils comptèrent ce qu'avait produit la vente ; ils n'avaient plus une tête de bétail, plus une fourche, mais devant eux, sur la table de la cuisine, s'élevait une jolie pile d'écus et de trente sous. Tout compte fait, Anselme n'avait pas espéré un si beau résultat.

— Vois-tu ce que c'est ! dit Letiec, en serrant ses besicles dans leur étui. Je n'aurais jamais cru que ça ferait tant d'argent. Ma vieille Catherine, nous voilà déjà rentiers ! Demain, rien à faire !... Et dans un mois, la terre aussi sera vendue, et on ira vivre au village !

Catherine ne disait mot. Elle ramassa les écus, les serra dans l'armoire, rangea la table...

Anselme, tout joyeux de ce beau commencement, alla s'asseoir sur le perron, alluma sa pipe, et reprit :

— Rien à faire, demain ! C'est presque pas croyable. Voilà longtemps que ça ne nous est pas arrivé, ma vieille !... Viens t'asseoir ici. On va regarder se coucher le soleil.

Penché sur la forêt, le soleil éclairait de sa lumière oblique les faces ridées et les chevelures grises de ces deux paysans qui abandonnaient la terre.

Après un silence :

— Ça m'a fait quelque chose, de voir partir notre vieille charrue, remarque Catherine.

— Elle a rapporté trois piastres, dit Anselme.

— C'est avec elle que tu avais labouré le champ du *sorouêt* pour notre première mois-

son. Te rappelles-tu ? C'était l'année où Jean vint au monde.

— Il y a longtemps de ça.

— Le soc est encore bon, réplique-t-elle.

Un nouveau silence, plus long... Les deux paysans pensent au vieux soc, qui a fait un si long service, et qui a été vendu...

Catherine reprend :

— Je suis contente que Nez-Blanc ait été achetée par France Villeneuve. Sa femme est bonne pour les animaux ; elle en aura bien soin.

— Nez-Blanc est une bonne vache.

— C'était la meilleure du troupeau... On aurait peut-être fait mieux de la garder...

— Pourquoi faire ? interrompt Anselme. Il eût fallu la nourrir, la soigner, la traire. Tu as assez travaillé ; tu vas te reposer.

L'homme a laissé s'éteindre sa pipe ; la femme, le menton dans les mains, regarde, sans voir, vers l'horizon.

Après quelques instants, Anselme murmure :

— C'est notre voisin Ladouceur qui a acheté la Grise.

— Une bonne bête, dit Catherine.

— Sur la grosse voiture, elle n'a pas sa pareille, malgré son âge.

— Et, pour le labour, il est difficile de tracer plus droit qu'elle. Elle a ça dans le pied.

— On aurait peut-être pu la garder, dit Anselme à mi-voix.

— Elle nous a rapporté soixante-quinze piastres, fait remarquer Catherine.

Anselme secoue soudain les cendres de sa pipe :

— Allons nous coucher, dit-il.

Cependant, après la prière, il rôde encore quelque temps dans la cuisine, rouvre la porte, sort sur le perron, regarde longuement vers les *bâtiments*, où d'ordinaire il allait, avant la nuit, faire un tour pour voir si tout était en ordre ; il paraît hésiter, puis rentre en murmurant :

— N'importe !... On est rentiers. Demain matin, je dors jusqu'à sept heures !

***

Le lendemain matin, Anselme s'éveilla à quatre heures.

Le soleil, par grands rayons, entrait dans la chambre. La première idée d'Anselme fut qu'il était en retard, et il allait se jeter à bas du lit, quand soudain il se rappela : il n'avait rien à faire, il pouvait rester au lit, s'il le voulait, toute la grasse matinée. Quelle volupté ! Il essaya de dormir. Mais

il eut beau se tourner et se retourner, se dire qu'il était rentier, que c'était bien vrai, qu'il n'avait rien à faire, le sommeil ne vint pas. Il ferma les yeux ; mais le jour était dans la chambre, et, tout rouge, traversait ses paupières closes. Il voulut ne penser à rien ; mais toujours il revoyait la Grise qui s'en allait, la tête basse, emmenée par Ladouceur... Plus moyen de dormir ! C'était ennuyeux, à la longue, et fatigant... Il se leva.

— Tu ne dors plus ? demanda Catherine.

— Tiens ! fit Anselme. Te voilà réveillée !

— Il y a *une belle lurette*, répondit-elle. Je croyais que tu voulais dormir tard ; j'avais peur de te déranger.

— Il fait si bon, à matin, dit-il, que j'ai envie de prendre comme qui dirait une gorgée d'air frais.

— Tu as beau : il n'y a rien à faire.

— C'est ce que je me dis.

Anselme s'en fut vers ses bâtiments.

Un coq chantait, au loin ; chez le voisin, des bœufs mugissaient... Mais, chez Letiec tout était muet, tout était vide. Pas une poule dans la cour, pas une vache dans le parc, pas un cheval à l'écurie. De temps en temps, un hennissement venait de chez Ladouceur... C'était peut-être la Grise ? peut-être la Grise s'ennuyait-elle ?

La porte du poulailler était ouverte... Anselme regarda longtemps la cage déserte et les perchoirs dégarnis, comme s'il y avait eu là quelque chose qu'il n'eût pas compris.

Il ne jeta, par la porte, qu'un coup d'œil dans l'étable ; c'était si triste, ces stalles inoccupées, ces râteliers et ces mangeoires vides, qu'il n'osa pas entrer.

Dans la grange, du foin était répandu sur le pavé de la batterie... Anselme se prit à chercher dans les coins : mais il n'y avait ni rateau, ni fourche pour ramasser ces brindilles éparses.

Du *pont* de la grange, on avait vue sur les champs, jusqu'au bois qui fermait l'horizon. C'était le printemps ; les semailles étaient faites, et l'acheteur devait en avoir le bénéfice ; il n'y avait qu'un morceau qui n'était pas encore labouré. Mais, sur la férme, pas une charrue, pas une herse ; pour la récolte, pas une faux ; pour la moisson, pas un *javelier* !

Eh ! bien, quoi ? c'était juste : on allait vivre au village, on n'avait plus besoin de ces outils-là. Dans un mois, la terre aussi et les *bâtiments* seraient à un autre...

Il semble à Anselme que, ce matin, il voit ses champs et ses prés pour la première fois.

Il se souvient de beaucoup de choses anciennes.

C'est ici, tout près, qu'il abattit son premier arbre, un pin haut et droit comme un clocher d'église, dont il fit, l'année suivante, les deux *étamperches* de sa grange.

Là-bas, dans la pièce aujourd'hui en friche, Joseph, le deuxième des garçons, apprit à labourer.

Plus loin, voyez-vous le champ qu'on appelle le *clos* d'en haut ? On eut bien de la peine à l'érocher ; Catherine, qui travaillait comme un homme, y prit un tour de reins qui la tint un grand mois au lit.

A la lisière du bois, il y a une source de belle eau claire.

C'est un beau domaine, et qu'ils ont, Catherine et lui, longtemps arrosé de leurs sueurs ; pas une motte de terre qu'ils n'aient eux-mêmes tournée et retournée. Ah ! ils

ont tous deux rudement travaillé ; mais la terre le leur a rendu. Que de milliers de bottes de foin,de gerbes de blé,ils ont ensemble récoltées et engrangées !

Et, dans un mois, la terre aussi sera à un autre...

Anselme revient, triste, à la maison.

Après le déjeûner, tandis que sa femme remet les choses à leur place, un hennissement lointain vient jusqu'à eux.

— Je vais faire un petit tour chez Ladouceur, dit Anselme.

Catherine regarde son homme s'en aller, et l'on dirait qu'un sourire passe dans ses rides. Puis, la voilà qui dénoue son tablier, met sa coiffe, et prend aussi le grand chemin... N'est-ce pas vers la maison de France Villeneuve qu'elle se dirige ?

***

Une heure après, Anselme Letiec revient de chez Ladouceur. Mais qu'est-ce que cela ? Il tient une bride, et au bout de la bride il y a la Grise !

Comme il va entrer dans l'étable, il entend la voix de sa femme :

— Range-toi, Nez-Blanc.

Il regarde : Catherine a été chercher Nez-Blanc ! Pendant qu'il ramenait la jument, elle a ramené la vache.

Et voici que la Grise, comme à l'accoutumée, entre toute seule dans l'étable, va se ranger à sa place, à côté de Nez-Blanc, et, passant sa bonne tête pardessus la *barrure,* fait entendre un petit hennissement de joie, pendant que Nez-Blanc rumine, contente. Les deux bêtes marquent, à leur manière, qu'elles sont heureuses de se retrouver, et chez elles.

***

L'homme et la femme, face à face, se regardaient, embarrassés.

Catherine s'expliqua la première :

— J'ai pensé, dit-elle, qu'en attendant qu'on s'en aille au village, on serait bien aise d'avoir du lait. J'ai demandé à France de nous laisser Nez-Blanc pour un mois... D'ailleurs, ça me désennuiera, de la traire et de la soigner.

— Eh ! bien, moi, dit Anselme à son tour, il m'est venu dans l'idée que ça ne serait peut-être pas une méchante affaire, si, avant de vendre, je labourais la pièce du nordêt. Ladouceur m'a prêté la Grise pour un mois.

— Mais tu n'as point de charrue !

— Faut que je te dise... j'en ai emprunté une.

— Mais, après avoir labouré la pièce du nordêt, qu'est-ce que tu feras de la Grise, pendant tout un mois ?

Anselme ne sut d'abord quoi répondre.

— Il y a toujours de petits charroyages à faire, dit-il enfin. De travailler un peu, ça passera le temps.

— Comme tu voudras, ajouta Catherine.

***

Labourer une pièce de terre et soigner une vache, il n'y a pas là de quoi occuper longtemps un paysan et une paysanne habitués à travailler du matin au soir.

Chaque jour, l'un ou l'autre inventait une raison pour emprunter une charrette, un outil, un instrument, et s'employer à quelque ouvrage ; c'était l'étable à nettoyer, une *pagée* de clôture à réparer, le jardin à sarcler, et tantôt ceci, et tantôt cela.

Ces occupations passagères n'étaient qu'un leurre ; ils n'y prenaient d'ailleurs qu'un intérêt fort mince. Désœuvrés, Anselme et

Catherine, comme des âmes en peine, passaient les journées à ne savoir que faire. La vie leur devint bientôt ennuyeuse comme un carême.

Deux semaines, mornes et lentes, se passèrent ainsi. Anselme ne riait plus, et souvent Catherine pleurait dans son tablier, eux dont la vieillesse alerte avait été si gaie. Cependant, ni l'un ni l'autre n'avait encore osé avouer ses regrets.

***

Un soir que, n'ayant rien fait de la journée, ils sentaient l'oisiveté peser plus lourdement sur leurs épaules, Anselme se décida à parler :

— Catherine, je commence à me demander si la vie de rentiers est faite pour nous autres. On a beau dire et beau faire, on est heureux quand on travaille.

Catherine eut un soupir de soulagement, comme lorsqu'il arrive quelque chose qu'on attendait depuis longtemps et qui tardait à venir. Cependant, elle voulut peut-être s'assurer davantage de ce qui se passait dans la tête de son mari, car elle répondit :

— Mon pauvre Anselme, on ne peut pas dire encore. Dans quinze jours, la terre sera vendue, et on ira vivre au village ; peut-être qu'alors ça ira mieux.

— La terre sera vendue, répéta Anselme, la terre sera vendue... Ce n'est pas fait encore. Elle sera vendue, si je veux la vendre !... Tiens ! Catherine, veux-tu que je te dise ? Eh ! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

— Comme tu le dis, la vente n'est pas faite. On pourrait garder notre bien... Il est vrai qu'on ne serait pas rentiers.

— Mais on resterait ici ; on garderait la Grise...

— On garderait Nez-Blanc.

— On pourrait racheter une partie de notre roulant... Qu'en penses-tu, ma vieille ?

— Il n'y a pas à dire, répondit-elle, on serait heureux. On l'était, avant. Vois-tu bien, mon vieux, il y a une chose à laquelle on n'avait pas pensé : c'est que le bon Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour vivre de nos rentes.

— On aurait dû consulter monsieur le Curé, avant de rien décider.

— Je suis sûre qu'il nous aurait déconseillés.

— Catherine, m'est avis qu'on a manqué d'*avisoire*, dans cette affaire-là ! Pourquoi abandonner la terre ? J'ai encore bon pied, bon œil.

— A la dernière *courvée,* chez les Cormier, il n'y avait pas une *jeunesse* pour *t'accoter.*

— Achetons un *roulant* ! fit Anselme.

— Comme tu voudras, répondit Catherine.

Tous deux souriaient, joyeux pour la première fois depuis quinze jours.

***

De bonne heure, le lendemain, Anselme était rendu au village.

— Monsieur le notaire, plus besoin de vous occuper de cette histoire de vente : je garde mon bien.

Et il ajouta, par manière d'explication :

— On fatigue trop, à ne rien faire.

# L'abonné

# L'ABONNÉ

—

L'ONCLE Jean conduisait un monsieur de la ville à la paroisse voisine.

Ce devait être quelque personnage, et dans tous les cas un bon chrétien : arrivé la veille au soir, il était descendu au presbytère ; et, le matin — on était au dimanche — il avait entendu la messe. Après dîner, monsieur le Curé avait prié l'oncle Jean, en sa qualité de marguillier en charge, de mener l'étranger, dans sa voiture neuve, chez un confrère voisin.

L'oncle Jean n'était pas autrement informé, et il aurait bien aimé à savoir quel était ce paroissien, et de quel bois il se chauffait.

Aussi s'était-il promis qu'avant d'avoir fait dix arpents il en saurait plus long.

Le voyageur n'était cependant pas causeur au gré de l'oncle Jean. Celui-ci eut beau parler, questionner délicatement, donner au monsieur les meilleures chances de dire qui il était, d'où il venait, quelle était sa profession, et pourquoi il visitait de la sorte les curés, il n'apprit à peu près rien. L'étranger ne répondait pas, ou répondait vaguement, éludait les questions trop directes, refusait en somme les avances les plus polies de mon oncle.

C'était vexant.

De plus, l'oncle Jean s'aperçut que le voyageur s'amusait de sa curiosité, pourtant bien légitime, et avait un petit air narquois fort déplaisant. « Veut-il rire de moi ? » se demandait l'oncle Jean avec humeur.

Pis encore : le monsieur se permettait, chemin faisant, de critiquer ceci, de critiquer cela... Par exemple, quand ils arrivèrent au pont de péage jeté sur la rivière, monsieur trouva mauvais que ce ne fût pas un pont en fer! Sans rien répondre, l'oncle Jean arrêta son cheval devant la loge du gardien, sortit sa bourse et paya consciencieusement six sous, trois pour aller, trois pour revenir. Là-dessus, l'autre fit remarquer que, chez lui, on n'était pas de la sorte retardé, au pont de péage.

— Nous nous abonnons, expliqua-t-il ; c'est-à-dire que nous payons une fois pour toute l'année ; dès lors nous sommes abonnés au pont, et nous passons sans arrêter. C'est plus commode.

— Marche, le Blond ! fit l'oncle Jean, en allongeant un coup de fouet à son cheval.

« Ce particulier-là s'imagine peut-être qu'il va m'en remontrer ! pensa-t-il... Un homme qui ne veut pas même dire ce qu'il fait pour gagner sa vie !... En voilà un secret ! C'est comme si j'avais honte, moi, de dire que je suis un *habitant*. Ces gens de la ville, ça ne sait seulement pas parler avec le monde. Qu'il le garde, son secret !... Je ne dis plus un mot.»

Et tout haut :

— Marche, le Blond !

***

Un peu plus loin, il y a, au bord du chemin, une grande croix de bois, une de ces croix élevées par la piété des fidèles, et qui bénissent nos campagnes ; devant elles, les femmes se signent, les hommes saluent.

En passant, l'oncle Jean souleva respectueusement son chapeau. Du coin de l'œil, il crut voir que l'étranger n'avait pas salué !

En effet, le citadin, qui avait peu voyagé dans nos campagnes et ne connaissait pas cette belle coutume, admirait le paysage et n'avait pas aperçu l'humble calvaire, ou n'avait pas pensé à lever son chapeau.

« Voilà qui est curieux, se dit mon oncle. Il n'a pourtant pas l'air d'un hérétique : il est allé à la messe, il a dîné au presbytère. Et il n'a pas salué la Croix !... Je n'aurais jamais cru ça d'un chrétien qui se respecte. Ah ! ces gens de la ville !... »

Apparemment soulagé de n'avoir plus à subir l'interrogatoire de l'oncle Jean, le voyageur jouissait de la promenade, examinait les fermes, les champs, les bois, sans se douter du trouble qu'il venait de jeter dans l'âme de l'oncle Jean.

Celui-ci pensait encore : « Faut pourtant pas juger trop vite. Je me suis peut-être

trompé. Je vais le surveiller, pour voir, en arrivant à la Croix de Beauséjour.»

***

La Croix de Beauséjour est à cinq milles de la rivière. Ils franchirent cette distance sans que la conversation reprît.

— Marche, le Blond ! disait seulement mon oncle, de temps en temps.

Mais voici la Croix !

L'oncle Jean lève son chapeau, en tenant l'œil sur le monsieur. Ce dernier, qui regarde d'un autre côté, ne salue pas plus la Croix de Beauséjour qu'il n'a fait la première.

— Marche donc, le Blond !

Un tel coup de fouet cingle les flancs du Blond que, surprise, la bête part soudain comme l'éclair et ne rallentit son allure qu'en approchant du village.

Alors, l'oncle, qui depuis le pont n'avait pas dit un mot à son compagnon, se tourne lentement vers lui, et le regardant bien en face :

— Monsieur, dit-il, ça vous offusquerait-il si je vous disais un petit mot de remarque ?

— Nullement, mon brave.

— Eh ! bien, monsieur, vous allez me dire que ça n'est pas de mes affaires, mais je trouve que vous êtes un peu trop abonné aux Croix du chemin !

# Le signe de la croix

# LE SIGNE DE LA CROIX

—

MONSIEUR le Curé revenait, par le grand chemin, vers son presbytère.

Il était allé voir Alexis, le fils de Bastien le Rouge, malade depuis des mois, et que le docteur lui-même commençait à *décompter*. En passant, il était entré chez celui-ci et chez celui-là, pour dire une bonne parole, donner un conseil, faire une aumône.

Le bon vieillard, s'en revenant, se demandait quelle autre peine il irait soulager ce matin-là.

— Bonjour, Monsieur le Curé ! cria soudain un enfant, un bambin qui jouait à la *devanture* d'une maison.

— Bonjour, petit Pierre, fit le Curé. Viens faire un tour au presbytère dimanche ; et, si tu as été un bon petit garçon toute la semaine, tu auras une image. Puis, il va falloir suivre le catéchisme, cette année, petit Pierre !... Sais-tu bien faire le Signe de la Croix, maintenant ?

— Oui, Monsieur le Curé.

— Fais -le donc, pour voir...

Et petit Pierre, très grave :

— Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

Mais la Croix que sa petite main trace sur lui est démesurée : il la commence — « Au nom du Père » — presque à la nuque, la fait descendre — « et du Fils » — jusqu'à ses genoux, décrit les deux bras — « et du Saint-Esprit » — d'un geste plus large que ses propres épaules.

Le Curé se prend à sourire.

— Vous riez, Monsieur le Curé ?

C'est le père Jean, venu sur le pas de la porte.

— Je souris, Jean, je souris parce que je suis content du petit Pierre. Il sait faire le Signe de la Croix. Il le fait peut-être un peu grand...

— Laissez faire, Monsieur le Curé, reprend le père Jean. Voyez-vous, le Signe de la Croix, par le temps qui court, ça *refoule* toujours assez en vieillissant.

# Le vieux capitaine

# LE VIEUX CAPITAINE

—

C'ÉTAIT un vieux marin, qui possédait une vieille goélette.

Tour à tour caboteur et hauturier, de cap en cap ou en plein golfe, dans les accalmies comme au milieu des tempêtes, grand largue ou vent arrière, par tous les temps et ses voiles amurées à tous les angles, le petit navire avait longtemps navigué.

Le Capitaine l'avait, autrefois, construit lui-même, et jamais autre main que la sienne n'avait tenu la barre. Jamais, non plus, il n'avait gouverné sans avoir dans son poing fermé la petite statue de la Vierge, maintenant toute fruste, et qui ne le quittait point.

Aussi la goélette avait-elle traversé tous les écueils, résisté à toutes les tourmentes, bravé tous les grains. Avec un soin jaloux, avec amour, le marin l'avait gardée toujours en état et bien gréée. De la carlingue à la pomme du grand mat et de l'étrave à l'étambot, elle était encore vaillante, malgré la fatigue des bordages, l'usure des ralingues, le rapiécetage des voiles.

Mais le Capitaine, brisé par le grand âge, avait dû abandonner son dur métier. Il vivait chez sa fille, au village, Et la goélette restait embossée le long du quai vermoulu qui, derrière l'église, s'avance dans le fleuve.

Tous les jours que le bon Dieu amenait, le vieux allait la voir ; il éprouvait les manœuvres, s'assurait que les organeaux étaient solides, les haubans bien tendus, les voiles bien carguées, les apparaux en place ; puis, assis à l'avant, silencieux, il fumait sa pipe.

Le navigateur ne naviguait plus ; mais il avait encore sa goélette, et, beau temps mauvais temps, allait ainsi la voir, la voir et la soigner.

Cependant, il vint un jour où, pour aider à la dépense de la maison, il fallut vendre la goélette. Le vieillard s'y opposa longtemps ; à la fin, il comprit qu'il devait céder.

La goélette fut vendue, et le Capitaine voulut aller la livrer lui-même au nouveau patron. Il fit lentement le tour du bateau ; de sa vieille main tremblante et ridée, il toucha chaque cordage ; longtemps il caressa la barre du gouvernail. Remonté sur le quai, il regarda, triste, faire l'appareillage.

La " Marie-Jeanne " démarra et, voiles dehors, cingla vers le large.

Le vieux Capitaine la regardait filer, et de grosses larmes coulaient sur ses joues tannées.

— Père, vous ne devriez pas vous faire du chagrin. Elle ne vous servait plus. Et vous l'avez vendue bon prix.

— Je le sais, je le sais, répondit le vieillard. C'est pas ça qui me fait de la peine. Mais... *j'ai peur qu'il la maltraite* !

Le Capitaine avait soudain vieilli de dix ans. Il mourut peu de temps après.

# Le rosier mort

# LE ROSIER MORT

—

*A ma sœur.*

Vous souvient-il du grand parterre et de la maison blanche où vivaient *nos gens ?*... Il vous en souvient, et du bon grand-père, au front ridé, et de la bonne grand' mère, au cœur d'or ; et du noyer séculaire, dont, chaque automne, les branches alourdies balayaient le sol tout autour, nous enfermant sous un dôme de verdure ; et des prunes, qui pleuvaient dru sur nos têtes, lorsque grand-père, souriant et courbé, secouait pour nous les troncs rugueux ; et des grands bœufs roux dans le clos voisin ; et de la rivière qui coulait au bout du pré, derrière les saules ;

et du puits à brimbale ; et des fleurs, et des oiseaux et des papillons... Hélas ! le temps a passé sur toutes ces choses. Nos vieilles gens nous ont quittés, répondant à l'appel d'en haut ; le grand noyer a été abattu par la foudre ; les fleurs sont fanées ; les oiseaux ont émigré ; et je pense que les papillons sont morts...

Vous souvient-il qu'un jour, au fond du jardin, au milieu des fleurs superbes, une petite plante d'apparence chétive sortit du sol ? Les œillets voisins, hauts sur tige, la regardaient avec mépris.

Un examen du brin d'herbe révéla que c'était un rosier !

Nous entourâmes le nouveau venu des soins les plus délicats.

Le pauvre petit était si frêle qu'un coup de vent l'eût déraciné. Le vent ne tua pas le rosier, qui mourut d'inanition, misérable-

ment, après une existence la plus lamentable du monde.

Sous votre œil vigilant, pendant quelques semaines, il grandit tant qu'il put, se cramponnant à la vie avec des efforts incroyables, poussant maigrement des feuilles aussitôt fanées, fouillant le sol de ses petits pieds désespérés... Jamais on n'avait vu tant de courage chez une tige si faible.

Autour de lui, éclatantes et parfumées, se balançaient les fleurs. Lui, au ras du sol, malingre et chétif, sans fleurir, sans embaumer, luttait, luttait toujours, dérobant aux feuilles voisines tantôt une goutte d'eau, tantôt un rayon de soleil. Mais il était condamné. Bientôt, il se mit à dépérir ; fibre par fibre, la mort s'empara de ce petit être, qui ne demandait qu'à vivre ; il pencha d'abord tristement la tête, puis sa tige se raidit, desséchée...

Il était mort, le petit rosier, poussé tout seul au fond du grand parterre, mort sans avoir donné sa fleur, sans avoir jeté son parfum. Était-il blanc ? était-il rouge ? Il avait vécu sans porter ses couleurs, et ne nous laissait, en souvenir, qu'un petit squelette de rosier mort...

"Il n'est plus du temps"....

## "IL N'EST PLUS DU TEMPS..."

—

LE vieil Anselme est mort.

Aussitôt, par la paroisse, le bruit en a couru : « Le père Anselme est *sur les planches* » ; et de partout l'on vient, en silence, lui faire une dernière visite.

Il est là, au milieu de la chambre tendue de noir, paré, comme aux jours de fêtes, de ses habits du dimanche. Mais le grand vieillard ne se lève pas, comme à l'accoutumée, pour bienvenir les visiteurs ; son corps, très lourd, reste étendu sur le lit de parade. Ses mains ne s'ouvrent pas pour l'accueil ; elles sont croisées dans le geste, qui se prolonge, de la prière suprême. Sa face ne s'éclaire pas du

sourire habituel ; les traits, rudes et calmes, sont fixés pour toujours.

Le vieil *habitant* est mort : *il n'est plus du temps.*

***

C'est le soir, à la *brunante,* que ses pauvres yeux se sont fermés.

Or, voici, le lendemain, luire de nouveau l'aube coutumière.

Trois-quarts de siècle durant, du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre, le laboureur s'est levé dès qu'à l'horizon blanchissait la *barre du jour* ; aujourd'hui, les clartés avant-courrières se répandent sur les champs, puis le soleil paraît, mais les paupières matinales restent closes.

...Anselme, vieux *lève-matin* ! Que fais-tu, si tard, étendu sur ta couche ? Lève-toi, il est l'heure ; car les coqs ont chanté, le

jour est déjà haut. Anselme, la besogne t'appelle ! Lève-toi !...

L'impassible dormeur ne se réveille point. Malheur à nous ! La lueur de nos aurores ne pénètre pas dans l'ombre où il est plongé.

Les heures passent, la journée s'achève...

Depuis soixante ans, c'est lui qui, le soir venu, rentre les bêtes, ferme les portes.

...Anselme ! Anselme ! Il fait sombre, et bientôt ce sera la *noirceur* ; car la nuit tombe. Ne feras-tu pas, comme à l'ordinaire, le tour des *bâtiments*? Les vaches meuglent vers l'étable, la porte de la grange est ouverte. Va donc mettre ordre à ces choses ; puis tu viendras t'asseoir sur le perron, et, comme tu l'as fait tant de fois, tu regarderas, tranquille, décroître le jour...

Mais le laboureur, qui n'a pas vu le soleil paraître, ne voit pas plus l'ombre grandir. Gloire à Dieu ! Le vieil Anselme est entré

dans une lumière qui ne connaît pas de crépuscule.

Il n'y a plus pour lui de jours, ni de nuits : il n'y a que l'éternité.

Le vieil Anselme *n'est plus du temps.*